

Université de Montréal

Contribution de Tolstoï au problème de la liberté en histoire

par

Samuel Doré

Département de philosophie

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de M.A.

en philosophie

option « Philosophie au collégial »

Décembre 2006

©, Samuel Doré, 2006



B

29

114

0007

0008

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Contribution de Tolstoï au problème de la liberté en histoire

présenté par
Samuel Doré

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

[REDACTED]

président-rapporteur

[REDACTED]

directeur de recherche

[REDACTED]

membre du jury

Résumé :

La micro-histoire est une nouvelle tendance au sein de la discipline historique. Ses adeptes s'opposent à la place hégémonique qu'a occupée la longue durée au XX^e siècle. Les micro-historiens veulent mettre en relief la capacité de l'homme à créer et à interpréter. Selon eux, l'histoire de longue durée ne rend pas compte de l'autonomie et du pouvoir des agents. Par le biais d'une étude attentive de la philosophie de l'histoire de Léon Tolstoï telle qu'élaborée dans *La Guerre et la Paix*, nous entendons contribuer au débat contemporain portant sur la durée. La question est de savoir si le choix d'une échelle conditionne des modalités particulières au niveau de l'explication. Tolstoï n'aborde pas directement le problème de la durée, mais il dégage le propre de l'explication historique à partir d'une conception générale adéquate et conforme à la réalité visée. Son analyse montre que la liberté ne peut pas faire partie d'une explication valable. La liberté représente plutôt la préoccupation fondamentale qui anime l'historien. Pour en rendre compte, celui-ci progresse en identifiant des lois du développement des sociétés. L'étude de la pensée de Tolstoï nous apprend que les micro-historiens ont tort de croire qu'ils parviennent à mettre davantage en évidence la liberté humaine.

Mots-clés : Philosophie, histoire, Tolstoï, durée, échelle, explication, liberté.

Abstract:

Microhistory is a new trend in historical studies. Its adherents are opposed to the hegemonic position occupied throughout the twentieth century by long term historical structure (*la longue durée*). Microhistorians seek to underscore man's creative and interpretive capacities. On their view, explanations which emphasize long term historical structures cannot account for the autonomy and power of individual agents. This paper aims to contribute to the contemporary debate surrounding the problem of duration through a careful reading of Leo Tolstoy's philosophy of history as depicted in *War and Peace*. The specific question that concerns us is as follows: are any particular explanatory modalities conditioned by the choice of a particular historical scale? Although Tolstoy never directly addresses the problem of duration, the general conception of history which he espouses sheds much needed light upon the essential nature of historical explanation. Tolstoy's analysis shows that valid historical explanation is incompatible with freedom and yet that freedom is the fundamental preoccupation which drives the historian's work. To account for freedom, historians can only progress by identifying the laws of social development. The upshot of Tolstoy's thought is that microhistorians are wrong to believe that they are in a better position to underscore human freedom.

Keywords: Philosophy, history, Tolstoy, duration, scale, explanation, freedom.

Table des matières

Remerciements	1
Introduction	2
a) <i>La Guerre et la Paix</i>	2
b) Le paysage historiographique actuel	5
c) L'actualité de la pensée de Tolstoï	16
Première partie : Le caractère de la philosophie tolstoïenne de l'histoire	22
a) Une pensée de l'impensable	23
b) Une pensée de la contradiction	32
c) Une pensée de la destruction	37
Deuxième partie : La conception globale de l'histoire selon Tolstoï	42
a) Une philosophie de l'immobilisme?	45
b) La liberté et le déterminisme	50
c) Le rapport entre les hommes	59
Troisième partie : La science historique de Tolstoï	63
a) Une science expérimentale	63
b) L'abandon des causes	66
c) La différentielle de l'histoire	69
d) Mais quelles lois?	72
Conclusion	74
a) L'attrait de la nouveauté	75
b) Tolstoï : micro ou macro?	78
c) La thèse	83
d) Recommandations finales destinées aux historiens	86
Bibliographie	92

Remerciements

J'aimerais profiter de l'occasion qui m'est offerte pour remercier toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont collaboré à la réalisation de ce mémoire. Sans l'appui de ma copine, de mes amis ainsi que des membres de ma famille, aurais-je trouvé le courage et les ressources pour mener à terme cette étude?

Je tiens à exprimer ma plus sincère reconnaissance envers les professeurs et les camarades de classe que j'ai côtoyés au cours de mes études universitaires. Ils ont directement concouru à stimuler ma curiosité intellectuelle et à nourrir ma soif de connaissance.

J'ai eu l'immense privilège d'être initié à la philosophie de l'histoire lors des leçons de M. Maurice Lagueux. Mon respect et ma gratitude se portent sur ce philosophe qui a été un directeur de recherche aussi dévoué qu'indulgent. Ce fut un réel honneur de travailler sous ses hospices. Je lui souhaite une retraite riche et stimulante, à l'image de sa carrière universitaire.

Introduction

a) *La Guerre et la Paix*

Le comte Léon Tolstoï n'a pas atteint la renommée grâce à ses talents de philosophe. Pourtant, dans *La Guerre et la Paix*, ce romancier de génie se consacre à l'élaboration, dans un langage proprement philosophique, d'une certaine vision de l'histoire. Dans son ensemble, cette fresque historique relate la vie de la noblesse russe à l'époque où Napoléon fit trembler l'Europe entière. L'ouvrage en question offre un témoignage peu crédible pour l'historien de métier. En effet, les faits historiques incorporés à ce récit sont les instruments d'un objectif plus vaste; ils sont entièrement au service d'une conception de l'histoire que l'auteur s'efforce d'illustrer. Il ne faut donc pas se surprendre du commentaire de Shklouski qui affirme qu'à l'occasion, Tolstoï semble presque délibérément ignorer des sources historiques et plus d'une fois modifie-t-il sciemment les faits dans le but de soutenir sa thèse favorite.¹ On remarque dans le roman une progression qu'a bien résumée Pierre Pascal dans son introduction : « Jusque dans sa forme, *La Guerre et la Paix* porte encore les marques de sa genèse tourmentée : d'abord roman d'intérieur dans le cadre de la guerre, puis roman historique, enfin poème à tendance philosophique. »² L'absence d'unité de ce monstre littéraire proviendrait donc d'une mutation graduelle des préoccupations de Tolstoï. Cela explique que les passages philosophiques (ce que les commentateurs ont appelé les « chapitres doctrinaux ») soient totalement absents de la première moitié de l'œuvre. Les personnages seraient graduellement devenus les outils permettant l'exposition d'une conception de l'histoire.

Cette conception de l'histoire est développée de deux manières distinctes. D'une part, il y a le récit romanesque comme tel avec ses rebondissements et ses personnages. Cette suite de péripéties tend à nous indiquer ce que nous sommes en droit d'espérer de

¹ Isaiah Berlin, « The Hedgehog and the Fox », *Russian thinkers*, Caslon, Viking Press, 1978, p. 42.

² Pierre Pascal, dans Introduction à *La Guerre et la Paix*, Bruges, Gallimard, « La Pléiade », 1952, p. XXIV. [Il est à noter que les références au texte même de Tolstoï seront puisées dans une autre édition de *La Guerre et la Paix* parue dans la collection Folio.]

l'existence humaine. Les personnages sont opposés à un univers et à des événements face auxquels ils réagissent de manière plus ou moins appropriée. De cette confrontation entre l'individu et les événements résulte une conception de l'attitude sage suivant laquelle l'homme doit s'accorder avec le monde. Transporté par une histoire dont il n'est pas le pilote, il doit découvrir quelle est sa place au sein du cosmos et se conformer au rôle qui lui est dévolu. Corollairement, l'agent historique sombre dans la folie dès lors qu'il se fixe comme objectif d'influer le cours des événements. D'autre part, juxtaposés à ce récit se trouvent des passages proprement philosophiques. Dans un langage différent, Tolstoï continue l'élaboration de la même conception de l'histoire. Ces digressions tirent-elles leurs origines d'un besoin chez l'auteur de se justifier? La forme romanesque ne dit-elle pas déjà tout? Il est difficile d'identifier clairement la raison d'être de ces « mises au point ». Nous savons seulement qu'ensemble, les passages philosophiques forment un condensé logiquement articulé de la théorie de l'auteur et de ses principes. Ce sont ces passages où l'auteur s'explique et se justifie qui retiendront notre attention. Ces élans philosophiques respectent une certaine régularité. Ils sont le plus souvent insérés en début de chapitre et prennent graduellement de plus en plus de place. En fin de parcours, Tolstoï rassemble ses arguments et explicite plus à fond ses idées. Dans cette étude, nous allons principalement explorer sa pensée telle qu'exprimée dans le second épilogue. Parfois, nous nous référerons également au début de la troisième partie du livre troisième. Tolstoï n'ayant rien écrit d'autre concernant directement la philosophie de l'histoire, nous ignorerons l'ensemble des écrits (romans et traités) qui composent son imposante bibliographie.

Les chapitres doctrinaux occupent une place ambiguë dans le roman et risquent de surprendre le lecteur ordinaire. Nous ignorons d'ailleurs l'importance que l'auteur pouvait leur accorder. Nous savons seulement qu'ils sont carrément absents des premières éditions. Plusieurs contemporains de l'auteur critiquèrent vertement ces passages jugés superflus, impertinents et vagues.³ Nous nous proposons, dans ce mémoire, de donner toute la place à ces chapitres doctrinaux. Tolstoï y élabore dans le

³ Pascal, dans Introduction à *La Guerre et la Paix*, p. XX.

détail une conception de l'histoire originale qui mérite d'être étudiée avec sérieux. À notre connaissance, seul Isaiah Berlin a porté un réel intérêt à cette philosophie. Ce dernier a d'ailleurs écrit que la philosophie de l'histoire de Tolstoï n'a pas reçu toute l'attention qu'elle mérite.⁴ Elle a souvent été discréditée, jugée avant procès, peut-être justement parce qu'elle se trouve insérée dans un roman. La présente étude négligera les passages romanesques, même si ces derniers illustrent à merveille certaines idées de l'auteur. Par exemple, les épisodes mettant en scène Napoléon incarnent parfaitement sa théorie du héros. Cependant, notre travail est philosophique et c'est pourquoi nous allons privilégier l'analyse plutôt que l'image et la métaphore. Nous allons donc, dans le prolongement des efforts de Berlin, nous efforcer de permettre à la philosophie de l'histoire de Tolstoï d'être mieux connue. À ce chapitre, nous n'entrerons vraisemblablement pas en contradiction avec l'interprétation de Berlin, dont l'étude est à la fois attentive et cohérente. Reconnaissons que, par rapport à ce que ce dernier a déjà écrit, notre travail ajoutera peu. Il aura néanmoins le mérite de mettre davantage l'accent sur certains aspects moins développés par Berlin.

L'objectif premier de cet ouvrage sera de mettre en évidence la pertinence présumée du propos de Tolstoï. L'intérêt actuel de sa philosophie se trouve dans sa présentation des buts et des moyens propres à la science historique. Plus particulièrement, Tolstoï nous plonge dans une réflexion sur la place de la liberté en histoire. Les réflexions de Tolstoï seront intégrées à un débat contemporain sur l'explication. Nous sommes convaincus que ses propositions seront très fécondes dans le débat portant sur le rapport entre l'explication historique et la durée (ou l'échelle d'observation). Notre objectif final sera de confronter certains arguments de Tolstoï relatifs à la nature de l'explication historique avec les positions généralement adoptées par les historiens et théoriciens de l'histoire qui se présentent habituellement comme micro-historiens. Ces historiens font le choix de l'analyse micro-historique, car ils jugent cette approche plus apte à illustrer le changement, l'incertitude et la liberté. Il s'agit donc de voir si la liberté humaine, l'initiative individuelle et l'autonomie de l'agent peuvent expliquer, en tout ou en partie,

⁴ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 24.

l'occurrence d'un événement. Quand nous aurons découvert si la liberté peut ou non faire partie d'une explication raisonnée, il nous restera à analyser si l'attachement des micro-historiens à cette notion est fondé.

Quelle place devons-nous réserver à la liberté humaine dans notre compréhension de l'histoire? L'histoire est un savoir plus ancien que le sont les sciences humaines et sociales, et pourtant, elle a toujours autant de difficulté à définir ses méthodes et à circonscrire ses objets. Notre prétention est que ces aspects seront clarifiés par l'étude de la pensée de Tolstoï. L'étude de sa philosophie se présente comme une occasion, si ce n'est de cerner, du moins de nous rapprocher du propre de l'histoire et de découvrir ce qui constitue en son sein une explication valable. La démarche de Tolstoï part d'une conception globale de l'histoire et déduit, à partir de conditions générales et de critères chancelants (dans la mesure où ils sont à la fois approximatifs et commutables), un modèle explicatif fort étrange et difficilement envisageable, autant pour les philosophes qui chercheraient à se le représenter que pour les historiens qui voudraient en faire concrètement l'application. Pour l'instant, laissons de côté ces considérations et tâchons de résumer le plus brièvement possible l'état actuel de la situation au pays de l'histoire.

b) Le paysage historiographique actuel

Le monde de l'histoire est actuellement ébranlé par une nouvelle génération d'historiens qui remet en question une certaine manière de faire l'histoire. Au milieu du XX^e siècle, les historiens se sont tournés très majoritairement vers une histoire « sociologisante », associée surtout à l'École des *Annales* et portant sur de très longs intervalles de temps. L'immunité dont ce modèle jouissait a maintenant laissé place à des critiques justifiées. L'insurrection se traduit par l'émergence d'une micro-histoire qui porte le débat autour de la durée et du changement d'échelle. La micro-histoire est d'abord une réaction à la

présence hégémonique de la longue durée.⁵ Pour comprendre cette réaction (qui se manifeste davantage par des pratiques que par des objections formulées théoriquement), nous ne pourrions faire l'économie d'un retour en arrière et d'une exposition des fondements de l'histoire sociale. La discipline historique vit actuellement une crise de confiance dont les enjeux et les paramètres sont précisés par les micro-historiens.⁶ Si, pendant quelques décennies, l'histoire a été conjugée à la longue durée, cette prédilection ne fut jamais pleinement justifiée. Selon quelles modalités ce choix méthodologique s'est-il réalisé? Voilà ce qu'il convient maintenant d'éclaircir. Pour ce faire, nous ferons appel aux analyses plutôt concordantes de Revel et de Bernard Lepetit. Il est très important de préciser que ces points de vue sont ceux de défenseurs de l'approche micro-historique.

Autour de la revue des *Annales* s'est constituée une communauté intellectuelle qui a élaboré un « modèle » explicatif qui faisait de la longue durée la condition nécessaire de toute forme d'intelligibilité en histoire. Selon ce paradigme, la compréhension de ce qui se joue, de ce qui se passe réellement dans l'histoire, ainsi que des forces qui y sont à l'œuvre, ne pouvait émaner que d'une étude adoptant une très large perspective. Pour parvenir à une compréhension du mouvement constant et régulier de l'histoire, il fallait suivre dans le temps (et sur les intervalles les plus longs) la progression de certains indices quantifiables. La prédilection pour une longue durée semblait aller de pair avec une quantification de l'histoire. Voici comment Revel explique ces choix méthodologiques :

« Il importait de se détourner, désormais, de l'unique, de l'accidentel (l'individu, l'événement, le cas singulier) pour s'investir dans ce qui seul pouvait faire l'objet d'une étude scientifique : le répétitif et ses variations, les régularités observables à partir desquelles il serait possible d'induire des lois. Ce choix initial (...) fait comprendre les caractères originaux de l'histoire sociale à la française : le privilège donné à l'étude des agrégats les plus massifs possibles; la priorité accordée à la mesure dans l'analyse des phénomènes sociaux; le choix d'une durée suffisamment longue pour rendre observables des transformations globales. »⁷

⁵ Jacques Revel, « Micro-analyse et construction du social », *Jeux d'échelles*, Paris, Seuil, 1996, p. 16.

⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁷ *Ibid.*, p. 17.

Pour retracer les origines de cette prédilection pour la longue durée, il faut remonter au début du XX^e siècle, à l'époque où émergent ou se consolident des nouveaux savoirs, tels la sociologie, l'ethnologie et l'économie. Revel explique que ces disciplines parviennent à se constituer en véritables sciences grâce, entre autres, au développement de la statistique et des méthodes quantitatives. En comparaison, l'histoire se trouve désarmée de sorte qu'elle sera peu à peu amenée à se fixer comme objectif de jouer un rôle fédérateur en rassemblant en son sein l'ensemble des découvertes effectuées par ses « concurrentes ».⁸ Elle renonce alors momentanément à la tâche délicate de déterminer ce qui la constitue essentiellement, par exemple, en marquant les similitudes et les distinctions entre ses méthodes et celles des autres sciences humaines. Elle ne revendique aucune exclusivité, aucune particularité quant à la démarche analytique ou aux objets d'étude. Bien au contraire, toutes les approches sont alors acceptées, reçues et invitées à cotiser au grand fond commun de la connaissance du fait social dans ce qu'il a de plus général. La justification de cette attitude réside dans le sentiment d'urgence de plusieurs historiens de devoir sortir leur discipline de l'isolement et de l'ouvrir aux interrogations et aux méthodes des autres sciences sociales.⁹ Plutôt que de se démarquer et de démontrer son originalité, l'histoire devient parasitaire et se nourrit des découvertes et des objets nouveaux de ses « consœurs ».

Le choix des *Annales* pour une longue durée s'explique essentiellement par l'emprunt de principes méthodologiques, en ce sens que la longue durée permet seule de contrôler les nouveaux objets plus vastes que l'histoire récupère.¹⁰ L'histoire se dilue dans la sociologie et l'économie pour devenir quantitative. Tournant résolument le dos au positivisme historique que valorisaient tant les historiens du XIX^e siècle, elle délaisse la compilation des faits au profit d'indices qui se mesurent, tels les niveaux de fortune, les prix, la production de blé, le taux de natalité, etc. Dans ce contexte, l'individu apparaît comme un être soumis à des impératifs extérieurs, plongé dans des structures

⁸ Jacques Revel, « Histoire et sciences sociales : Les paradigmes des *Annales* », *Annales*, N° 6, 1979, p. 1364.

⁹ *Ibid.*, p. 1362.

¹⁰ *Ibid.*, p. 1366.

englobantes et enchaîné à des mouvements lents et réguliers. L'incident et le singulier sont délaissés au profit d'entités globales et d'agrégats plus vastes, jugés plus à même de rendre compte du fait social en général. Lucien Febvre, l'un des fondateurs de la célèbre revue qui a donné son nom à l'école, parlait de ces entités comme de « formes stables que le temps use mal ». L'individu est relégué du côté de l'instantané, de l'illusoire et de l'insignifiant, alors que l'événement devient la manifestation tangible d'un ensemble complexe de matrices.¹¹ Le point culminant de ce rejet est incarné par Emmanuel Leroy-Ladurie, ancien directeur des *Annales* et promoteur d'une histoire quantitative sans homme, comme l'illustre bien son *Histoire du climat depuis l'an mil*. Bien sûr, il existe des exceptions à cette façon de concevoir l'œuvre historique, comme l'illustre, par exemple, le *Luther* de Febvre.

Le modèle annaliste comporte des faiblesses que les micro-historiens s'efforcent d'examiner. Deux problèmes majeurs viennent troubler la quiétude des historiens et marquent la fin de la simplicité (et de l'incohérence) dans laquelle ils se sont enfermés. Tout d'abord, les historiens récupèrent des objets sans se questionner sur leurs origines. Les études se font sous le signe de l'évidence, en ce sens qu'elles prétendent mettre en relief les structures réelles et enchevêtrées qui composent la totalité historique. Or, les chercheurs s'abusent quand ils présument que leurs catégories sont parfaitement conformes à la réalité visée, car les concepts employés n'ont pas d'existences autonomes.¹² Les catégories, en tant qu'outils descriptifs, permettant d'illustrer et de comprendre le monde. Elles en sont le reflet et entrent donc étroitement en relation avec lui. Selon Revel, l'utilisation et la validité des catégories supposent une démarche créatrice sous-jacente qui les supporte. Prises en dehors du contexte précis d'une recherche en cours, les catégories interprétatives sont insignifiantes. Le caractère circonstanciel de celles-ci ne peut être ignoré. Si les divisions et les sections sont nécessaires pour comprendre les phénomènes humains, il n'en demeure pas moins qu'elles doivent être prises pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des représentations produites par l'esprit scientifique afin de réaliser un plan précis. Il faut garder à l'esprit

¹¹ Bernard Lepetit, « De l'échelle en histoire », *Jeux d'échelles*, Paris, Seuil, 1996, p. 75.

¹² Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 17.

que les catégories ne sont valides que si nous tenons compte des intentions particulières qui les supportent. À cet égard, Lepetit indique que le choix d'une échelle induit la configuration de l'objet ainsi que le domaine d'extension de l'analyse.¹³ La pratique de l'histoire implique une démarche créatrice. Le fait de récupérer une catégorie sans justifier pleinement son utilisation au sein de la recherche revient à effectuer une fraude intellectuelle.

C'est ainsi qu'en France, la réaction contre le modèle annaliste a débuté par une réflexion sur le caractère construit des objets d'étude. Voici, en quelques lignes, comment cette critique est formulée. Nous pouvons certes uniformiser la société, par exemple en divisant la population en classes, et nous permettre une prise et un contrôle sur la réalité historique. Le phénomène est ainsi décortiqué conformément à ce qui est jugé être ses articulations « naturelles ». Or, ces concepts, à l'image de l'ensemble des catégories interprétatives, ne sont pas donnés avec évidence dans la réalité. Les micro-historiens jugent que l'histoire sociale est ignorante du caractère construit de ses objets d'étude et que cela pose un problème de taille qui se manifeste concrètement au moment du rassemblement final où doit en principe culminer la décomposition initiale du réel. Lepetit constate que pour les historiens associés à l'École des *Annales*, la connaissance du tout est censée naître de l'étude, plus accessible, de ses parties.¹⁴ Or, il est absolument impossible de rendre compte de la totalité de l'histoire. Même si les sections sont recomposées et réunies dans un tableau final, des pans entiers du réel demeurent ignorés. Si les historiens des *Annales* sont conscients du caractère approximatif de leurs recherches, alors ils doivent abandonner l'idée d'un accès à ce qui constituerait une trame ultime ou un schéma complet. Selon le phénomène à l'étude, la statistique et l'approximation ne sont pas toujours les démarches les plus rentables au point de vue cognitif. Ces modalités permettent un accès partiel et offrent une perspective particulière, mais entre les schémas abstraits se trouvent des destins singuliers qui composent également l'histoire. L'exception, le cas limite et l'anomalie ne peuvent être toujours ignorés et condamnés à l'oubli. Aux yeux des micro-historiens, l'histoire

¹³ Lepetit, « De l'échelle... », p. 92.

¹⁴ *Ibid.*, p. 75.

sociale de longue durée échappe au but qu'elle s'est fixée (parfois sans même s'en rendre compte), soit celui de faire apparaître l'évolution de la totalité du fait social. La décomposition réglée, consciente et justifiée du réel est souhaitable et légitime. Cependant, la recomposition qui s'ensuit ne peut donner accès à la totalité de l'histoire. L'erreur provient de la croyance que la réalité peut être reconstituée grâce à la réunion des parties et des sections. Or, les schémas et les diagrammes sont par essence approximatifs. Il faut donc abandonner l'idée d'une recomposition finale offrant un tableau général représentatif de la totalité. Derrière les chiffres et les généralisations se trouvent une foule de détails aussi intéressants que pertinents. Nous verrons plus tard l'importance que prendront l'exceptionnel et le particulier chez les micro-historiens, ainsi que l'incidence sur leurs explications de la prise en compte du caractère construit (et constamment reconstruit) de leurs objets d'étude.

Avant de plonger dans les principes théoriques micro-historiques, il importe de détailler le second problème qui menace l'histoire sociale et sa volonté d'occuper tout le terrain disciplinaire. Aux yeux des micro-historiens, cette autre faiblesse du modèle annaliste tient à sa conception et à sa représentation de la temporalité. Pour les annalistes, l'essentiel se trouve toujours du côté de la durée la plus longue. Fernand Braudel, chef de file du mouvement, a jeté les bases d'une conception de la pluralité des temps. Dans un ouvrage emblématique, il a fait de la *Méditerranée* non seulement le personnage principal, mais également le centre et le lieu d'une pulsation fondamentale. Selon cette conception de la pluralité des temps, il faut, pour comprendre un événement, se tourner vers une période plus vaste dans lequel il s'insère. Le texte ne peut être pensé que dans un contexte. Par exemple, la crise des missiles de Cuba de 1962 se pense dans la guerre froide; la guerre froide se pense dans le contexte de l'après-guerre; l'après-guerre se pense dans le XX^e siècle, etc. La durée la plus courte est perçue comme un reste, un résidu de ce qui est plus profond.¹⁵ S'est ainsi développée une conception composite du temps, où cohabitent plusieurs rythmes distincts, plusieurs matrices pensées sous le mode de l'emboîtement. Selon les micro-historiens, cette façon de concevoir la temporalité comme un empilement de rythmes distincts est une infirmité qui rend

l'histoire sociale de longue durée incapable de penser véritablement le changement.¹⁶ L'histoire sociale produit des diagrammes qui ont pour caractéristique de figer les phénomènes historiques et de créer des zones d'équilibre illusoires. Les tendances que révèlent ses schémas sont toujours réglées et constantes. Les concepts de rupture et de révolution viennent alors en renfort pour permettre de réunir les pans relativement figés et étrangers de l'histoire.

« Attentifs aux permanences, aux solidarités, ces historiens cherchent moins à restituer des évolutions qu'à marquer les ruptures qui signalent le passage d'un système à un autre, ou qui, plus exactement, identifient l'écart entre deux systèmes successifs : « révolutions » technologiques, économiques, mentales qu'ils ont si souvent évoquées. »¹⁷

L'histoire de longue durée est équipée pour exposer des régularités et pour ignorer les aléas. Nous ne savons d'ailleurs jamais trop ce qui justifie chez elle les bornes temporelles qui circonscrivent les phénomènes étudiés et qui séparent les diverses périodes. « Mais il reste remarquable de constater à quel point l'histoire majoritaire aux *Annales*, est étrangère à toute analyse du changement social, et même à toute explication du passage d'un système historique au système suivant. »¹⁸ L'histoire sociale s'est éprise d'uniformité et c'est pourquoi la continuité et la rupture radicale y prévalent toujours sur le changement. Pourtant, l'histoire doit se doter des outils conceptuels nécessaires pour penser le changement et l'évolution. Selon les micro-historiens, l'histoire, en se « sociologisant » et en privilégiant la constance, perd de vue ce qui la constitue, c'est-à-dire sa capacité d'illustrer le changement. Pour eux, par exemple, une hausse constante et régulière du prix de l'essence n'est pas un changement. Le changement est plus qu'une tendance, car il implique, dans une certaine mesure, le passage graduel d'un état en son contraire.

¹⁵ Lepetit, « De l'échelle... », p. 76.

¹⁶ *Ibid.*, p. 75.

¹⁷ Revel, « Histoire et sciences... », p. 1371.

¹⁸ *Ibid.*

S'ajoute enfin à ces deux impasses programmatiques un problème pragmatique auquel s'est heurtée l'histoire sociale au cours de son évolution : le manque de renouvellement de ses catégories interprétatives.¹⁹ Les mêmes problèmes occupaient sans cesse les chercheurs avides de données quantifiables, alors que seuls les milieux et les périodes changeaient. Si, au début, les études ont mené à des résultats probants et à des avancées notoires dans la compréhension de certains phénomènes, ce progrès perdit graduellement de son ampleur. Ce manque de renouvellement a non seulement mené l'histoire à parcourir constamment les mêmes univers, mais a rendu également les résultats des recherches totalement prévisibles. Cette prévisibilité de la recherche est l'une des principales récriminations qu'ont formulées les micro-historiens.²⁰

Ces derniers ont été grandement impressionnés par la richesse des répertoires détaillés par les anthropologues. Les résultats auxquels ils parviennent contrastent avec le caractère schématique et unilatéral des tableaux dressés par les historiens de l'École des *Annales*. Les anthropologues accumulent les indices sans égard au fait que ceux-ci soient le lot de la majorité ou une exception. Tous les comportements perçus sont dignes d'attention et de mention. Influencés par la démarche des anthropologues, les micro-historiens s'orientent vers des avenues où l'imprévisibilité est de mise.²¹ Ils évitent toute forme de simplification et cherchent, au contraire, à intégrer un maximum de dimensions possibles à l'étude d'un destin unique et privilégié (un individu, une famille, un village). La complexité devient le *modus operandi* des micro-historiens qui désirent intégrer et articuler entre elles le plus grand nombre de propriétés.²² L'étude de cas est l'occasion d'appliquer concrètement et de coordonner le plus grand nombre possible de « contextes interprétatifs ». C'est l'expérience réelle et vécue qui cautionne finalement les représentations abstraites. La sanction finale n'est accordée que si les schémas s'accordent avec les expériences des acteurs du passé prises individuellement, peu importe que les personnages ou les groupes étudiés soient typiques ou exceptionnels.²³

¹⁹ Revel, « Histoire et sciences... », p. 1374.

²⁰ Revel, « Micro-analyse et construction... », p.19.

²¹ Lepetit, « De l'échelle... », p. 81.

²² Revel, *op. cit.*, p. 20.

²³ Lepetit, *op. cit.*, p. 82.

Le destin d'un individu est pris pour ce qu'il a de singulier. Il n'a pas à être l'expression d'une volonté générale. Les micro-historiens se veulent réalistes et sont méfiants face à toute forme d'abstraction. Si une théorie ne peut être intégrée à un complexe de contextes rendant compte des orientations du destin singulier à l'étude, c'est que cette théorie est soit fautive, soit imprécise. Dans le premier cas, l'historien devrait rejeter la théorie; dans le second cas, l'ajuster. Selon cette approche, il n'existe plus à proprement parler de destins atypiques. Bien sûr, l'aspect exceptionnel ou normal d'une position et/ou d'une situation existe toujours, mais il est sans valeur, insignifiant et sans importance pour le micro-historien qui s'enquiert de tous.

En plus de la saturation interprétative des schémas analytiques, l'autre argument qui justifie selon la micro-histoire le rejet du modèle annaliste réside dans l'absence d'autonomie des acteurs sociaux que nous y rencontrons.²⁴ C'est à un anthropologue, Fredrick Barth, que la micro-histoire « emprunte le modèle d'un individu actif et rationnel, opérant pour sa part des choix dans un univers caractérisé par des incertitudes et des contraintes qui dépendent en particulier de la distribution inégale des capacités individuelles d'accès à l'information. »²⁵ Si la micro-histoire se présente d'abord comme une réaction face au droit exclusif que la longue durée semble s'être arrogé pour penser le développement historique, il faut mentionner aussi comme caractéristique du mouvement une volonté de redonner à l'histoire un visage humain. Les micro-historiens entendent réserver pour l'individu une place centrale dans leurs recherches. L'individu n'est pas un être totalement déterminé par des forces extérieures; au contraire, l'homme exprime sa liberté à travers des choix qui sont pour lui cruciaux. « Tout est affaire de conflits, de négociations, de transactions provisoires; les stratégies personnelles ne sont pas instrumentales. »²⁶ En adoptant une conduite ou une attitude, l'homme s'approprie certains modèles et se fait producteur de sens et d'histoire. La vie humaine se déroule sous le signe de l'incertitude (et parfois du paradoxe) dont il faut rendre compte. Peu importe, en réalité, que cet individu attirant notre attention soit marginal ou représentatif

²⁴ Lepetit, « De l'échelle... », p. 78.

²⁵ *Ibid.*, p. 81.

²⁶ Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 24.

d'un quelconque groupe. Aux yeux des micro-historiens, tous les hommes ayant traversé l'histoire sont à la fois exceptionnels et normaux. L'essentiel est de reconstituer les contextes (la position sociale, la situation, les relations, les capacités, les croyances, les connaissances, les opportunités, etc.) dans lesquels l'homme se trouve et évolue. Nous parvenons ainsi à une compréhension des buts et des objectifs que l'individu poursuit. Plus précisément, nous pouvons jauger la marge de manœuvre s'offrant à lui. Le sens et la forme de l'expérience individuelle n'apparaissent qu'à la lumière des contextes reconstruits.²⁷ Le cas individuel est toujours l'incarnation d'aspirations et de préférences. L'agencement des contextes entre eux devrait mettre en évidence les possibilités offertes qui ne sont pas infinies. Ces possibilités sont révélatrices d'une évolution et de changements, non seulement au niveau du destin personnel, mais également de la société et de l'histoire en général. Les efforts des micro-historiens tendent donc à « rendre à l'expérience des acteurs sociaux une signification et une importance face au jeu des structures et à l'efficacité des processus sociaux massifs, anonymes, inconscients, qui ont longtemps paru seuls requérir l'attention des chercheurs. »²⁸ L'intelligibilité propre à ce modèle naît de la confrontation de deux dimensions. D'abord, le local est assimilé au réel et doit prévenir toute dérive interprétative. En d'autres mots, les faits doivent toujours avoir préséance sur les théories. La priorité est accordée à ce qui est observable et concret, à ce qui se trouve à raz-le-sol, alors que la spéculation est perçue comme suspecte. Ensuite, les contextes qui rendent l'expérience individuelle sensée sont présentés comme des constructions. La confrontation de ces deux dimensions est interminable et la recherche demeure ouverte. L'enquête est continuellement à recommencer ou à « peaufiner ». À l'image de la vie des acteurs du passé, les travaux des micro-historiens se font sous le signe de l'incertitude. Ils sont faits de progrès et de retours, de remises en question et d'autocritique. Cette démarche se compare au travail du détective qui ajuste constamment le tableau global à la lumière des nouvelles preuves qu'il rencontre ou

²⁷ Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 14.

²⁸ Jacques Revel, dans *Présentation de Jeux d'échelles*, Paris, Seuil, 1996, p. 10.

débusque. L'accent est donc mis autant sur la construction d'objets que sur l'articulation totale des divers éléments composant le panorama contextuel.²⁹

Pour terminer ce préambule, il faut préciser que la micro-histoire n'est pas à proprement parler une école et demeure un mouvement éclaté. Elle se présente davantage comme une convergence de préoccupations. Les micro-historiens, nous l'avons mentionné, étant plutôt méfiants face à toute forme de théorisation, il n'est pas surprenant qu'ils se soient peu soucié de formuler leurs principes et leurs revendications. Revel écrit que le caractère très empirique de la démarche explique qu'il n'existe guère de texte fondateur, de charte « théorique » de la micro-histoire.³⁰ Et Edoardo Grendi d'ajouter : « de cette « école » qui n'a jamais été une école, qui n'a produit aucun manifeste ni jamais tracé de programme de recherche. »³¹

Ce qu'il convient enfin de préciser, c'est que la micro-histoire ne revendique aucune exclusivité et ne prétend pas trouver dans la courte durée le principe de toute intelligibilité en histoire. Ce qui prime et qui compte, c'est le principe de la variation plutôt que la prédilection pour une échelle précise. Le choix d'une échelle comme tel relève de préférences fondamentales non commensurables.³² Tout dépend de ce que le chercheur se propose d'élucider. Le choix de l'échelle temporelle est fonction des intentions du chercheur et des objets à articuler. La prédilection en histoire pour une certaine durée (plus ou moins longue ou plus ou moins courte) peut se comparer au choix d'une échelle d'observation en cartographie. Si deux cartes d'échelles différentes présentent la même région, les détails qu'elles révèlent sont différents. Le choix de l'une ou l'autre de ces cartes sera fonction des besoins et de ce qui est recherché. Le choix comme tel importe moins que les intentions précises qui le motivent. Il sert des buts précis et des besoins spécifiques. Comme l'écrit Lepetit, l'échelle est par définition une réduction du réel (essentielle au sens où il est impensable d'appréhender la réalité sans faire des choix stratégiques appropriés) qui nous indique le champ de référence dans

²⁹ François Dosse, *L'histoire en miettes*, Paris, La Découverte, 1987, p. 179.

³⁰ Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 16.

³¹ Edoardo Grendi, « Repenser la micro-histoire? », *Jeux d'échelles*, Paris, Seuil, 1996, p. 241.

³² Lepetit, « De l'échelle... », p. 74.

lequel l'objet se pense.³³ Le rapport de l'individu au territoire représenté se résume alors à une question de point de vue. Le militaire, le pêcheur et le surfeur envisagent de manière totalement différente la même péninsule. Leurs représentations sont distinctes, car leurs motivations sont diverses.

c) L'actualité de la pensée de Tolstoï

Nous pouvons maintenant revenir à Tolstoï et montrer quel intérêt présente l'étude de sa pensée. La présente recherche se veut une contribution à la réflexion sur le principe de la variation d'échelle. Nos efforts vont dans le même sens que ceux de Lepetit, qui résumait ainsi son intention : « Une pratique plus productive du métier d'historien naîtra d'une connaissance plus explicite des modalités diverses du raisonnement historique et de leurs implications. »³⁴ Notre objectif est de faire avancer le débat portant sur la place et le rôle de la liberté humaine en histoire. Tolstoï s'est attaqué directement à ce problème. Ses conclusions remettent directement en question la prétention de certains adeptes de la micro-histoire qui, nonobstant les rapprochements que nous pouvons faire entre leur pensée et celle de Tolstoï, considèrent leurs analyses plus propices à mettre en évidence la liberté des agents que l'histoire de longue durée.

En dépit de cette opposition à propos du déterminisme historique entre la micro-histoire et la philosophie de l'histoire de Tolstoï, il faut mentionner de curieuses ressemblances entre les deux conceptions qui retiennent notre attention. En effet, à certains égards, les recommandations de Tolstoï se rapprochent sensiblement des postulats de la micro-histoire. Les micro-historiens ont une prédilection pour la courte durée en raison de sa capacité à révéler ce qui, selon eux, se passe réellement, c'est-à-dire la présence

³³ Lepetit, « De l'échelle... », p. 86.

³⁴ *Ibid.*, p. 72.

d'hommes et de femmes qui agissent, pensent, échangent et s'adaptent. Pour eux, l'histoire est composée d'une myriade de choix, de décisions et de parcours individuels où se joue le devenir de l'humanité. Le fait que l'incertitude soit un concept central en micro-histoire révèle l'importance qu'elle accorde à la capacité humaine de raisonner et de négocier. En reconstituant les combats individuels, l'histoire nouvelle accède à ce qu'elle juge être essentiel, c'est-à-dire ce qui constitue et dirige nos destinées.³⁵ La préférence accordée à la courte durée s'accompagne donc d'une prédilection pour l'étude d'objets plus restreints et relativement autonomes : un individu, une famille, un quartier. De même, Tolstoï propose de se tourner vers des unités infimes. « En adoptant des unités de mouvement de plus en plus petites, nous nous rapprochons de la solution. »³⁶ La différence tient à ce que Tolstoï fait résider dans la plus petite unité la condition de toute compréhension (à la manière annaliste, mais inversement), alors que c'est le changement d'échelle, et non la courte durée comme telle, qui est fondamental pour les micro-historiens. Si ces derniers font de la variation des points de vue un critère de validité et de réussite, notons que les choix méthodologiques qu'ils opèrent dans la pratique révèlent aussi des présupposés relatifs à une représentation de ce qui se passe « réellement » dans l'histoire. Ne posent-ils pas, par exemple, l'existence d'agents capables de choix rationnels, conscients et cohérents?

Par ailleurs, l'autre aspect qui met en évidence une relative similitude entre les conceptions tolstoïenne et micro-historienne se trouve dans l'importance accordée à l'individu dans l'explication. Carlo Ginzburg, auteur de *Le Fromage et les vers* et micro-historien renommé, radicalise ce précepte et fait de la personne le signe sous lequel se réalise la recherche. Tolstoï, pour des motifs certainement différents (il réagit contre l'histoire des rois et des héros), soutient qu'il faut écrire l'histoire de tous les

³⁵ Le contraste existant entre deux manières diamétralement opposées de se représenter l'essentiel de ce qui se passe dans l'histoire (de courte ou de longue durée) met en évidence le constat de Maurice Lagueux selon lequel la science historique ne se fait jamais sans certains présupposés qui ne sont pas étrangers aux choix que font les philosophes de l'histoire : « [La] connaissance [que l'histoire] nous livre des événements qui continuent de marquer le cours des choses est forcément tributaire d'une perception du devenir qui s'apparente à celle qui a joué un rôle si déterminant dans l'élaboration des philosophies de l'histoire. » (Maurice Lagueux, *Actualité de la philosophie de l'histoire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 203)

³⁶ Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix II*, La Flèche, Gallimard, « Folio », 1999, p. 268.

hommes ayant pris part à l'événement.³⁷ Il importe de faire observer que Tolstoï partage les objectifs des « annalistes » s'opposant à l'histoire traditionnelle, mais qu'il retrouve, dans une certaine mesure, la position des adversaires de ces derniers en soutenant que c'est l'individu (en ce qu'il a de général et de particulier) qui doit constituer le cœur de l'histoire. Il serait certes abusif de faire de Tolstoï un précurseur de la micro-histoire. Le célèbre romancier a vécu dans un tout autre contexte et l'histoire de son époque se trouvait à des lieux d'une réflexion sur la variation d'échelle. Nous verrons d'ailleurs, dans la conclusion de ce travail, que les résultats auxquelles parvient Tolstoï s'apparentent aussi, à certains égards, aux positions défendues par les historiens appartenant à l'École des *Annales* en ce qui concerne, par exemple, l'importance accordée aux lois qui gouvernent nos vies et à la quantification. Nous pourrions illustrer ces préférences communes à l'aide d'analyses où certaines données auraient une incidence directe sur d'autres variables. Il pourrait être question des rapports pouvant exister entre les mariages et le climat, entre les taux de change et les suicides, entre les naissances et la productivité, etc.

La philosophie de Tolstoï présente l'intérêt de mettre au clair les conditions rendant possible une véritable explication historique. Ce que Tolstoï cherche à établir, c'est que l'histoire n'est scientifique qu'à condition d'établir des déterminants. La liberté comme telle ne peut être constitutive d'une explication valable. L'historien doit faire *comme si* la liberté des sujets historiques était nulle. Or, à l'opposé, la reconquête de la liberté humaine a été un prétexte et un argument qui ont guidé les micro-historiens. Ces derniers cherchent en effet à rendre compte du pouvoir et des capacités propres aux êtres humains. Nous remarquons donc que, malgré des traits semblables, des écarts demeurent entre les deux conceptions. Les micro-historiens mettent au centre de leurs recherches et de leurs préoccupations un individu libre et actif. Peut-être pourraient-ils objecter que la liberté humaine prend chez eux la forme d'un postulat ou d'un horizon de recherche. En ce sens, la liberté de l'agent ne serait pas constitutive de l'explication en tant que telle. Si les micro-historiens l'entendaient ainsi, on pourrait affirmer qu'ils sont sur la même

³⁷ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 711.

longueur d'onde que Tolstoï sur ce point. Or, Revel affirme qu'il faut « rendre à l'expérience des acteurs sociaux une signification et une importance face au jeu des structures (...) ». ³⁸ Ailleurs, il ajoute qu'il faut « déplacer l'analyse sur les phénomènes de circulation, de négociation, d'appropriation à tous les niveaux ». ³⁹ Nous voyons difficilement comment cette quête de l'autonomie individuelle pourrait se réaliser sans référence directe et explicite à la liberté. Pour l'instant, nous en resterons là. Il sera, en effet, plus facile de démêler toute cette matière à la lumière de notre analyse des constats de Tolstoï. Pour l'instant, nous pouvons seulement dire que l'enjeu principal se situe au niveau de notre représentation de la liberté et du déterminisme.

La thèse centrale de Tolstoï est que l'enquête historique, bien qu'elle pointe du côté de la liberté humaine, ne peut rendre compte de quoi que ce soit tant qu'elle reste accrochée à l'idée que les hommes font l'histoire. Selon l'auteur, l'homme est historiquement à la fois libre et déterminé. Notre réflexion sur l'action dans l'histoire ne peut s'articuler hors de ce schéma binaire. La conscience affirme la liberté de l'homme, alors que la raison indique qu'il est déterminé. Pour faire de l'histoire une science, il faut ignorer la conscience et être attentif à la raison, siège unique de la science, qui exprime les lois de la nécessité. C'est par sa raison que l'homme découvre un ordre et des relations nécessaires. En vérité, toute possibilité de faire de l'histoire une science serait détruite par un seul acte ou phénomène dont nous aurions la preuve qu'il se soit produit librement. Tolstoï ne refuse pas à l'homme une part de liberté dans l'histoire de l'humanité, bien au contraire. Ce qu'il rejette, c'est la capacité explicative de la liberté. Tolstoï invite l'historien à faire *comme si* les sujets historiques étaient totalement déterminés, parce qu'il croit que l'histoire peut être scientifique. La liberté est présente en histoire comme préoccupation fondamentale. Or, face à ce questionnement essentiel, nous ne pouvons progresser qu'en découvrant des lois. C'est donc à partir de notre connaissance de ce qui régit nos vies et nos comportements que se développerait et s'élaborerait notre conception de la liberté humaine. « La liberté est ce qui est examiné.

³⁸ Revel, dans *Présentation de Jeux d'échelles*, p. 10.

³⁹ Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 28.

La nécessité ce qui examine. »⁴⁰ Tolstoï affirme que le but de toute pensée tournée vers le passé est de comprendre la liberté humaine. Or, à propos de cette liberté en tant que telle, rien de consistant ne peut être affirmé. La représentation que nous nous faisons de la part de liberté d'un acte posé par un sujet historique donné est toujours relative à notre connaissance du contexte dans lequel ce dernier s'est trouvé. La part qui revient à la liberté est inversement proportionnelle à notre pénétration de la conjoncture et des circonstances. La part de liberté est toujours relative à l'acuité du regard porté sur le passé. « Pour l'histoire, la liberté n'est que le nom du résidu inconnu de ce que nous savons des lois de la vie des hommes. »⁴¹ Nous verrons plus tard de quelle manière Tolstoï parvient à ces positions et quels en sont les fondements. Pour parvenir aux mises en garde (qui ne viendront qu'en conclusion) qu'il convient d'adresser aux historiens, il faudra suivre attentivement les arguments de Tolstoï.

Notre recherche se divisera en trois sections. Dans le premier chapitre, nous verrons quels penseurs ont inspiré et influencé Tolstoï. Ce dernier se porte en faux à la fois contre la manière de faire des historiens et contre les conceptions idéalistes et progressistes des philosophes. Nous tâcherons d'identifier quels auteurs sont visés par ces attaques. Dans le deuxième chapitre, nous détaillerons la manière dont Tolstoï se représente l'histoire, non en tant que science, mais en tant que tout homogène où quelque chose se déroule. Nous l'avons déjà dit, sa science historique est déduite à partir d'une conception globale de l'histoire. Nous analyserons ce modèle d'une totalité historique qui s'avère être logique. Nous marquerons les différences entre les interprétations logique et dialectique de l'histoire et nous analyserons les implications directes de ces représentations. Nous aurons alors sous les yeux les conditions qui permettent selon Tolstoï de fonder sur des bases solides la science historique. Dans le

⁴⁰ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 742.

⁴¹ *Ibid.*, p. 744.

troisième et dernier chapitre, tâche ardue s'il en est, nous tenterons d'exposer brièvement comment Tolstoï se représente la science historique. Enfin, en conclusion, à la lumière des découvertes effectuées, nous nous tournerons du côté des micro-historiens pour faire état de quelques considérations. Celles-ci seront relatives à la place et à l'importance de la liberté dans l'enquête historique. Les trois chapitres qui sont au cœur de ce travail seront donc consacrés à l'étude de la pensée de Tolstoï. Ce n'est qu'en conclusion que les réflexions des micro-historiens seront intégrées de nouveau à notre analyse.

Première partie : Le caractère de la philosophie tolstoïenne de l'histoire

La philosophie de l'histoire de Tolstoï est d'un accès difficile. Cette difficulté tient à plusieurs éléments qui méritent d'être abordés avant d'attaquer le cœur de la thèse et les arguments qui l'appuient. L'effort déployé dans cette première partie sera de l'ordre de la description. Ce commentaire préliminaire devrait faciliter la compréhension de l'esprit général et de l'objectif du discours philosophique tolstoïen. Pour mettre en évidence les traits distinctifs qui en rendent compte, il sera parfois révélateur de rechercher les racines et de remonter aux sources de cette conception de l'histoire. Cela signifie retracer les idées qui ont influencé et marqué la pensée de Tolstoï, ainsi que celles contre lesquelles celui-ci s'insurge avec véhémence. La présentation des caractères dominants permettra de révéler toute l'originalité d'une pensée qui n'a rien d'univoque. Trois traits pourraient résumer l'essentiel de la difficulté que pose cette philosophie pour l'analyste : Tolstoï est à la fois un penseur de l'impensable, un penseur de la contradiction et un penseur de la destruction. Ces trois aspects seront envisagés séparément bien qu'ils soient loin d'être étrangers l'un à l'autre. La manifestation de ces trois composantes pourra être mise en évidence par des références aux influences dont il vient d'être question. Ainsi, pour montrer en quoi Tolstoï accorde une place majeure à l'irrationnel, nous verrons l'incidence qu'ont exercée sur sa pensée les écrits de Joseph de Maistre. Ensuite, il sera question des éléments contradictoires qui cohabitent au sein de sa conception de l'histoire. Étrangement, ces tensions irrésolues alimentent la vitalité de cette philosophie. Elles sont l'incarnation des problèmes concrets et pratiques auxquels l'écrivain fut confronté dans sa démarche créatrice qui devait, estimait-il, permettre l'accès aux causes des événements passés. Enfin, nous verrons que la difficulté à saisir le sens de la philosophie de Tolstoï repose aussi sur sa forte composante négative. En d'autres mots, l'auteur est souvent plus préoccupé de dire ce que l'histoire n'est pas que de décrire ce qui en constitue l'essence. Comme n'ont pas manqué de le signaler les commentateurs, sa philosophie émerge sous le signe d'une violente réaction et d'une rage destructrice à l'égard des travaux des historiens, ainsi que des systèmes spéculatifs plus globaux.⁴²

⁴² Jacques Catteau, « Le cuisinier et les chiens », *Cahiers Léon Tolstoï 5*, Paris, Institut d'études slaves, 1991, p. 9.

a) Une pensée de l'impensable

La deuxième phrase de la seconde partie de l'épilogue, section où Tolstoï s'exprime de manière rationnelle sur sa conception de l'histoire, en dit long sur les bases et les présupposés de sa théorie. « Saisir directement, embrasser et décrire rien qu'avec des mots la vie non seulement de l'humanité mais d'un peuple même, apparaît impossible. »⁴³ Ces termes sont significatifs de l'attitude de Tolstoï quant à la possibilité de réfléchir sur l'histoire. S'il se place dès le départ sur le terrain de l'opinion et de l'apparence, c'est pour mettre l'emphase sur l'impossible tâche qui guette, selon lui, toute raison tournée vers le passé. L'entreprise de rendre compte de ce qui s'est passé peut être menée, mais sans jamais être pleinement réalisée et complétée. Tolstoï veut mettre en garde son lecteur en lui rappelant que la réflexion sera menée sur un terrain incertain. La matière de l'histoire semble fuir et opposer une résistance à l'esprit scientifique qui recherche des objets solides. Pourquoi le passé nous échappe-t-il? Comment l'entendement doit-il réagir? Pour Tolstoï, l'histoire est le milieu dans lequel nous vivons et pensons, dans lequel nous sommes plongés et immergés, et duquel nous ne pouvons nous soustraire.⁴⁴ L'homme ne peut s'opposer à l'histoire comme il fait face à la nature pour arriver à la saisir, à la maîtriser et à l'assimiler. La question de fond est de savoir quel comportement adopter face aux fragments qui garnissent notre mémoire.

L'histoire, comme savoir, se distingue des discours scientifiques portant sur la nature. Entre autres, cette différence réside dans l'absence de prévisibilité des résultats (nous ne pouvons pas prédire ou reproduire un événement, ni en modifier les paramètres et les conditions lors d'expériences contrôlées), mais également dans l'absence de constance et de certitude de ses réponses.⁴⁵ En effet, les explications auxquelles parviennent les historiens sont rarement concordantes et plus souvent étrangères les unes aux autres.

⁴³ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 701.

⁴⁴ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 71.

⁴⁵ Certains penseurs, tel Spengler, jugent quant à eux que l'histoire est constituée de cycles qui se répètent. Par une observation attentive, l'analyste devrait alors être en mesure de prédire le destin des civilisations, lequel lui paraît alors inéluctable.

Pour Tolstoï, non seulement les historiens ne s'entendent-ils pas entre eux, mais ils intègrent dans leurs réponses des éléments contradictoires.⁴⁶ Par exemple, pour certains historiens, Napoléon est à la fois le produit dérivé de la Révolution française et le grand responsable de la guerre qu'il a menée en Europe. Il est alors affirmé que les événements produisent le pouvoir et que le pouvoir produit les événements, ce qui est logiquement impossible. Ces historiens font souvent appel à des forces fictives qui, jugent-ils, meuvent les peuples, mais posent également que ce sont les chefs qui décident et dirigent. Pour Tolstoï, il est absurde de soutenir à la fois que la culture nationale est la force qui meut le peuple et que le chef politique dirige les masses. En réalité, la culture et le pouvoir sont deux faux-fuyants que les historiens utilisent pour masquer leur ignorance et leur incapacité à rendre compte de ce qui s'est passé.⁴⁷ Les politiques de Louis XV, les caprices de Madame de Staël et l'écriture de *L'Émile* par Jean-Jacques Rousseau ne peuvent en rien expliquer l'épisode révolutionnaire de 1793. Berlin résume à merveille cette méprise courante. Selon lui, Tolstoï a raison lorsqu'il dénonce la tendance métaphysique des auteurs à attribuer une efficacité causale à, ou à porter aux nues, des entités aussi abstraites que « héros », « forces historiques », « forces morales », « nationalisme », « raison » et ainsi de suite. Ces auteurs pèchent ainsi doublement en inventant des entités inexistantes pour expliquer des événements concrets et en donnant un pouvoir autonome à l'individu, ou à la nation, ou à la classe, ou à un concept métaphysique, suivant la préférence.⁴⁸

Selon Tolstoï, si la science historique ne parvient à aucun résultat probant, c'est qu'elle ignore justement ce qu'elle cherche à établir. « L'étrangeté et le comique de ces réponses viennent de ce que la nouvelle histoire est pareille à un sourd qui répond à des questions que personne ne lui pose. »⁴⁹ Or, il est d'autant plus difficile d'expliquer l'occurrence d'un événement qu'il nous est impossible de savoir ce qui se déroule globalement dans l'histoire de l'humanité. Cohérent avec le scepticisme qui l'habite,

⁴⁶ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 705.

⁴⁷ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 46.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Tolstoï, *op. cit.*.

Tolstoï évite la tâche (jugée irréalisable) de prouver que la raison humaine ne peut accéder au sens de l'histoire, bien qu'il ait la conviction profonde que cette quête de sens est indéfinie et ne peut s'achever - sinon dans l'absurdité ou l'agnosticisme. Ce qui est mis en cause par la philosophie de l'histoire de Tolstoï, c'est le pouvoir de la raison ou, plus exactement, la négation de ses limites. La question de fond, qui n'est jamais clairement formulée, est de savoir quelles sont les possibilités pour l'historien si nous refusons d'attribuer à l'histoire globale toute tendance générale. Tolstoï apparaît certes comme un drôle d'oiseau dans un siècle où les spéculations sur le sens de l'histoire fleurissent plus que jamais. Selon lui, la raison a des limites qu'il importe de connaître et de respecter pour ne pas tomber dans la science-fiction. Les penseurs qui réfléchissent sur l'histoire tombent généralement dans le même piège, qui est de prétendre qu'il existe un certain but vers lequel marchent les peuples de l'humanité tout entière. « Pour l'un, c'est la grandeur de l'État romain, espagnol ou français; pour un autre, c'est la liberté, l'égalité, la civilisation d'un certain genre, élaborée par ce petit coin de la terre qu'on appelle l'Europe. »⁵⁰ Tolstoï, loin de nier l'existence d'un sens à l'histoire, pose plutôt l'incapacité de notre entendement à pénétrer un mystère insondable. Pour illustrer cette thèse, nous donnerons un aperçu de l'incidence qu'a eue sur Tolstoï la pensée de Joseph de Maistre. Cette question a fait l'objet d'un traitement rigoureux par Berlin dans *The Hedgehog and the Fox*.

Joseph de Maistre, aristocrate engagé comme diplomate pour le compte du roi de Savoie, a rédigé quelques ouvrages (*Les Soirées de Saint-Petersbourg*, *Considérations sur la France*, *Du Pape*, etc.) qui lui valurent une relative renommée posthume. Nous savons, par des allusions retracées dans ses correspondances, que Tolstoï fut un lecteur assidu de de Maistre. Pour s'en convaincre, il suffit de lire et de comparer certains extraits des *Soirées* et de *La Guerre et la Paix*, comme nous invite à le faire Berlin. Nous remarquons alors des similitudes frappantes, comme, par exemple, l'idée selon laquelle c'est l'opinion qui gagne et qui perd les batailles militaires.⁵¹ À cet effet,

⁵⁰ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 702.

⁵¹ Berlin, « *The Hedgehog and...* », p. 61.

Tolstoï reprend intégralement l'exemple de de Maistre où deux armées qui s'affrontent sont composées respectivement de 40,000 et de 60,000 hommes. Nul ne peut prédire à l'avance le résultat de cette confrontation. En effet, la victoire peut aussi bien être remportée par l'un ou l'autre des camps. Il est clair que l'issue du combat entre ces deux factions n'est pas déterminée par le nombre des combattants. Cela signifie donc que d'autres facteurs entrent en ligne de compte. Pour les deux penseurs, ce ne sont pas les conditions physiques qui déterminent l'issue d'une bataille, mais plutôt les critères moraux et psychologiques.⁵² Cet aspect primordial et décisif nous échappe souvent. Cependant, les dispositions mentales, spirituelles et affectives des sujets historiques sont fondamentales et doivent être considérées.

Pour les deux penseurs, l'action se déroulant sur un champ de bataille s'avère être la meilleure illustration du rapport existant entre les hommes et les événements historiques. Il y règne un chaos révélateur de l'incapacité où se trouve l'homme de se situer par rapport au tout. « Celui qui est à la droite sait-il ce qui se passe à la gauche? Sait-il seulement ce qui se passe à deux pas de lui? »⁵³ Les historiens militaires font toujours l'erreur de présumer que les chefs de guerre sont en possession de tous les renseignements disponibles, alors qu'en vérité, ils ignorent presque toutes les données pertinentes et font souvent face à des informations erronées, voire contradictoires. « Le général en chef ne se trouve pas **au commencement**, mais toujours au milieu d'une série mouvante d'événements, et de telle sorte que jamais, à aucun moment, il n'est en état de saisir toute la signification de ce qui se passe. »⁵⁴ Tel historien louange la stratégie du général, disons celle de procéder à une marche de flanc, sans voir que ce développement s'exécute naturellement sans que nul n'ait à le formuler ou à l'envisager. Cette stratégie se réalise tout simplement parce qu'elle est la seule avenue possible. Pour Tolstoï, l'esprit humain simplifie en résumant l'histoire à une succession de libres choix. C'est pourquoi nous nous représentons, une fois l'événement passé, des raisons valables

⁵² Berlin, « The Hedgehog and... », p. 61.

⁵³ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁴ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 273.

qui justifient le supposé choix de l'orientation qui s'est effectivement concrétisée. De même, l'historien trouvera toujours que les dirigeants ont donné des ordres orientés vers la réalisation de l'événement qui s'est produit. À l'opposé, il laisse de côté et ignore toutes les directives qui allaient en sens contraire de ce qui s'est effectivement déroulé.

« De sorte que tout événement qui s'accomplit correspond inévitablement à quelque désir exprimé, obtient sa justification et apparaît comme l'œuvre de la volonté d'une ou plusieurs personnes. (...) Quoi qu'il se produise, il se trouvera toujours que c'est précisément cela qui avait été prévu et ordonné. Où qu'aille le bateau, le remous, qui ne dirige ni ne renforce son mouvement, bouillonne devant lui, et nous pourrions croire de loin non seulement qu'il bouillonne indépendamment, mais qu'il dirige même le mouvement du bateau. »⁵⁵

Tolstoï ne se contente pas de nier la capacité des hommes à diriger le mouvement de l'histoire; il récuse aussi toute explication qui intègre la notion de pouvoir. En accord avec de Maistre, il fait reposer l'impuissance historique de l'homme sur une base gnoséologique. L'histoire représente, pour la raison humaine, un casse-tête impossible à résoudre. Comme nous l'avons déjà mentionné, ce n'est pas l'existence d'un sens à l'histoire qui est remis en question, mais la possibilité d'y accéder. Cet agnosticisme dépasse le cadre initial de la signification de l'histoire universelle; il touche aussi les causes de l'événement. Pour comprendre l'événement, l'historien ne possède que des données éparses et fragmentaires. Il croit expliquer en mettant l'accent sur l'une ou l'autre des causes concomitantes, alors que ces dernières sont en nombre infini et contribuent toutes, plus ou moins, au résultat connu. Si nous ignorons comment les choses se réalisent, ce n'est pas à cause d'une inaccessibilité inhérente des causes premières; c'est plutôt en raison de la multiplicité des causes, de la petitesse des unités ultimes, ainsi que de notre propre incapacité à voir et entendre et se souvenir et enregistrer et coordonner une portion suffisante des matériaux disponibles.⁵⁶

⁵⁵ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 727.

⁵⁶ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 45.

Cette remarque tirée de *The Hedgehog and the Fox* montre clairement que la réflexion gravite autour de l'idée d'une limite inhérente à la raison en termes d'empire et de maîtrise. L'enjeu se trouve au niveau de l'écart entre une raison bornée et un objet d'étude démesurément complexe. D'ailleurs, Tolstoï souligne à plusieurs reprises l'incapacité de notre intelligence d'apercevoir les causes des événements.⁵⁷ L'histoire est un domaine essentiellement plus complexe que la nature et il faut apprendre à envisager notre connaissance du passé comme étant infime. En théorie, nous pourrions poser l'existence d'un esprit plus pénétrant et clairvoyant, capable de rassembler suffisamment de données pour offrir une vision relativement plus précise. Cette saisie, qui ne serait pas l'œuvre d'un chroniqueur idéal, demeurerait toujours incomplète. Les explications offertes en histoire sont, quant à elles, vouées à demeurer à un niveau élevé d'incertitude et d'incomplétude qui est caractéristique de toute connaissance issue de cette discipline. Sur les sables mouvants de l'histoire, la prudence représente le meilleur allié.

C'est parce que nous sommes ignorants de ce qui dirige le mouvement de l'histoire que nous ne pouvons affirmer que les hommes détiennent une emprise sur son déroulement. « De Maistre et Tolstoï considèrent tous deux les causes premières des événements comme étant mystérieuses, ce qui implique la réduction à néant de la volonté humaine. »⁵⁸ Ils s'assurent d'ailleurs de ne laisser aucun doute sur ce dernier point en introduisant une Volonté supérieure et active. La différence est que contrairement à Tolstoï, de Maistre s'efforce d'en démontrer la réalisation dans le monde en décodant, en déchiffrant, en décryptant ses manifestations concrètes comme, par exemple, la constitution de l'Angleterre.

⁵⁷ Catteau, « Le cuisinier et... », p. 8.

⁵⁸ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 62.

« Or, puisque ces éléments, ainsi projetés dans l'espace, se sont arrangés en si bel ordre, sans que, parmi cette foule innombrable d'hommes qui ont agi dans ce vaste champ, un seul n'ait jamais su ce qu'il faisait par rapport au tout, ni prévu ce qui devait arriver, il s'ensuit que ces éléments étaient guidés dans leur chute par une main infaillible, supérieure à l'homme. »⁵⁹

Les chemins de la connaissance sont pour de Maistre indirects, métaphoriques et analogiques.⁶⁰ L'essentiel demeurant pour lui caché, du moins aux yeux de la raison, il se trouve aux antipodes d'un rationalisme optimiste. Mystique, il accorde à la tradition un statut privilégié, d'abord parce qu'elle nous renseigne sur les desseins de la divinité, mais surtout parce qu'elle est une incarnation et une manifestation de l'autorité qu'il s'agit de respecter et de défendre, peu importe la forme revêtue. L'héritage du passé a la sanction du temps. De Maistre dénonce la démesure de ses contemporains qui jugent les lumières de la raison capables de réaliser un ordre meilleur. Fortement ébranlé par la Révolution française, il porte sur l'histoire un regard inquiet. Il n'est donc pas surprenant de lire sous sa plume : « La Révolution française mène les hommes plus que les hommes ne la mènent. »⁶¹

La même idée est exprimée chez Tolstoï : « Mais en examinant les événements eux-mêmes et le lien des personnages historiques avec les masses, nous avons trouvé que les personnages historiques et leurs ordres dépendent de l'événement. »⁶² La thèse de l'absence d'incidence de la volonté humaine sur le déroulement de l'histoire se trouve consolidée par une référence à la Providence. Traitant de la guerre, Tolstoï écrit : « Et cette chose terrible continuait à s'accomplir, cette chose qui s'accomplit non par la volonté des hommes mais par la volonté de Celui qui dirige les hommes et les mondes. »⁶³ Et ailleurs dans le roman : « La Providence contraignait chacun de ces hommes à contribuer, tout en poursuivant ses buts personnels, à la réalisation d'un

⁵⁹ Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Petersbourg*. Genève. Slatkine, 1993, p. 31.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁶¹ *Ibid.*, p. 35.

⁶² Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 728.

⁶³ *Ibid.*, p. 266.

immense dessein dont aucun d'eux n'avait la moindre idée.»⁶⁴ Pour Tolstoï, les hommes ne participent qu'inconsciemment à la marche de l'histoire. Cette idée (qui remonte au moins à Bossuet et qui a influencé bon nombre de philosophes de l'histoire) se retrouve également chez de Maistre. Selon ceux qui ont défendu cette idée, l'homme ne sait jamais ce qu'il fait par rapport au tout. Le danger réside justement dans l'illusion dans laquelle s'enferment les hommes qui croient saisir le sens de l'histoire. Ces gens, qui pensent en détenir l'explication ultime et la raison profonde, sont plus que des charlatans. Portés par leurs propres lubies, ils risquent surtout de mener l'humanité à la catastrophe. Napoléon est l'incarnation de cette démesure décriée par Tolstoï et de Maistre. Ils ne voient dans ce personnage qu'un tyran rendu pathétique par l'importance qu'il s'accorde. Les « héros » ne sont ni plus ni moins clairvoyants à l'égard de ce qui est en train de se passer que les paysans ou les ouvriers. Pour faire l'histoire, il suffit de suivre sa voie, ses désirs, ses intérêts personnels. La réflexion sur la place de nos actions dans l'histoire universelle ne confère pas à ces actes plus d'importance ou de portée. La volonté de changer le monde ainsi que la croyance au progrès sont deux symptômes du même aveuglement dont souffrent plusieurs « grands hommes ».

Dans son roman, Tolstoï met en scène des personnages qui incarnent l'adhésion spontanée et la participation directe à l'histoire. Platon Karataïev, vieillard fait prisonnier par l'armée française, est le représentant de cette harmonie irréfléchie avec le cosmos. Parallèlement, l'attitude stoïque du général Koutouzov fait montre d'un détachement nécessaire et conscient face aux événements. Ce général ne cherche pas à orienter le destin ou à déterminer l'avenir. Il s'abandonne à une histoire qui se déroule inévitablement. À la veille d'une bataille cruciale, il s'endort en plein conseil pendant que ses lieutenants débattent de la stratégie la plus avantageuse à employer. La supériorité de ce héros détaché et foncièrement passif réside dans une sagesse et une sensibilité qui n'est pas de l'ordre du savoir positif. Koutouzov n'a pas accès, parmi la multitude des causes infimes, à un nombre plus significatif de facteurs. Il est plus

⁶⁴ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 103.

intelligent sans être plus savant.⁶⁵ « Koutouzov ne comprenait pas ce que signifiaient l'Europe, l'équilibre, Napoléon. »⁶⁶ Pour Tolstoï, il est certes possible d'accéder à un certain « sens » de l'histoire, mais ce n'est pas en passant par des chemins pavés de rationalité. « Cette philosophie globale (...) s'acquiert par un canal qui refuse le rationnel. »⁶⁷ Plutôt que de réfléchir, il faut vivre. Les découvertes importantes sont le produit d'expériences intimes. Il n'y a de sens que lorsque l'homme s'insère dans le mouvement général de la vie, de la vraie vie, que lorsque l'individu se fond dans le couple, la famille, le groupe, le peuple, le monde entier. Historiquement parlant, le mouvement qui porte l'individu et la collectivité est le même. Comme dans la philosophie stoïcienne, l'attitude privilégiée réside dans une conformité à l'ordre des choses et dans une harmonisation avec le cosmos. « *La Guerre et la Paix* est le livre de l'accord simultané à soi et au monde, de la conciliation de la liberté personnelle et du mouvement qui emporte le peuple auquel on appartient et de l'univers autour de nous. C'est le livre du bonheur, du vouloir-vivre consciemment avec le tout. »⁶⁸ La « connaissance » réelle et authentique de l'histoire est une sagesse pratique plus que tout autre chose. Cependant, il importe de préciser que si Tolstoï fait de l'expérience notre seul accès au sens de l'histoire, une connaissance rationnelle fragmentaire n'est pas exclue. Même si nous ignorons les causes premières, des pans de l'histoire peuvent nous apparaître graduellement plus limpides et plus significatifs grâce aux lois que la science met en évidence. En ce sens, et c'est là une différence majeure entre Tolstoï et de Maistre, la vérité ne peut émerger que de la science.

⁶⁵ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 73.

⁶⁶ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 605.

⁶⁷ Catteau, « Le cuisinier et... », p. 12.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 11.

Nous verrons plus tard que les recommandations de Tolstoï pour parvenir à une science de l'histoire ne peuvent s'affranchir de contradictions profondes. Ces contradictions ne sont pas fortuites, mais sont le moteur même de la réflexion. Elles naissent d'une application à l'histoire des conditions relatives à tout discours raisonné. L'histoire devra être conçue d'une certaine manière pour que les historiens puissent se constituer des objets solides et parvenir à des explications. Or, le résultat auquel parvient Tolstoï pour montrer comment devrait se faire l'histoire est un modèle pratiquement irréalisable. La tâche qui attend l'historien et la tentative de Tolstoï de développer un semblant d'épistémologie ont en commun l'impossibilité d'achever un projet qui reste en plan. La tentative de cerner l'objet de recherche bute sur des limites inhérentes à la complexité et à la nature du domaine d'étude, ainsi qu'aux pouvoirs de notre raison qui s'y investit. Avant de synthétiser la conception globale de l'histoire et de décrire le modèle explicatif proposé par Tolstoï, il convient de persister dans la voie actuelle qui propose de caractériser et de clarifier l'esprit de sa philosophie. Il nous reste donc à poursuivre la description et à montrer en quoi sa pensée est contradictoire et destructrice.

b) Une pensée de la contradiction

Les commentateurs de *La Guerre et la Paix* ont observé dans la philosophie tolstoïenne de l'histoire des contradictions latentes qui ne sont pas surmontées. Comme l'a indiqué Berlin, les critiques qui tentent simplement de réfuter l'argument ratent généralement l'intérêt profond de la démarche. En effet, plusieurs analystes se sont attachés à démontrer que la thèse de Tolstoï rend impossible la tâche de l'historien. Or, comme nous l'avons dit précédemment, ces contradictions ne sont pas fortuites ni ignorées. Les lacunes propres à cette discipline doivent être considérées et assumées. Il est tout à fait

normal que les histoires et les philosophies de l'histoire soient dans une certaine mesure marquées par la partialité intrinsèque qui supporte tous les regards jetés sur le passé. Les explications sont plus ou moins véridiques suivant les cadres de référence dans lesquelles elles s'insèrent. De plus, les solutions ont des limites et des faiblesses qui résultent de la texture et de la configuration propre à l'histoire. Tout se passe comme si la matière de l'histoire résistait partiellement au processus d'objectivation. Malgré cette lacune, Tolstoï croit que l'historien doit se comporter en véritable scientifique. La rationalité s'exerce partout de la même manière, du moins en ce qui a trait à l'attitude et aux modalités de raisonnement.

La reconnaissance de l'impossibilité de surmonter certaines contradictions lors d'une réflexion préalable se présente, quant à elle, comme un compromis réaliste, fait en toute lucidité et honnêteté, permettant d'en arriver à des résultats positifs. Si la réflexion préliminaire ne permet pas d'ériger un modèle d'explication solide et fiable, l'exercice devrait permettre de retenir et d'identifier certaines pistes et orientations générales plus fiables et plus valables. Nous nous trouvons à des lieues d'un rationalisme strict. En termes de certitude, les nouvelles découvertes se trouvent à mi-chemin entre la croyance et la connaissance. Les lignes directrices retenues ne peuvent être parfaitement justifiées de manière rationnelle, pas plus qu'elles ne relèvent d'une foi aveugle en une révélation. Elles sont simplement plus sensées. Par un examen minutieux des buts de l'histoire, le philosophe peut, en traversant cet univers de possibilités, former un tableau cohérent, mais imparfait, à partir des idées les plus probables et adéquates. La conception générale de l'histoire n'est donc ni vraie ni fausse, mais plus ou moins probable. Conséquemment, les résultats positifs qu'offre la science historique sont de l'ordre de la capacité de se rapprocher éventuellement toujours davantage de la vérité. Mais comment savoir quelles théories décrivent mieux la réalité? La grande difficulté pour l'esprit humain se situe au niveau de cette discrimination, avec toutes les nuances nécessaires, entre ce qui est plutôt conforme à la réalité passée et ce qui ne l'est pas vraiment. C'est justement ce souci d'adéquation entre la réalité et le discours scientifique qui mène Tolstoï à rechercher des faits positifs et généraux. Cette recherche de généralités peut

paraître inconvenante chez un auteur qui privilégie la concrétude. Or, ces aspects généraux ne sont pas totalement abstraits. Ils sont des expressions indispensables de la réalité historique, sans lesquels les faits tangibles demeurent indiscernables. Le recours à des faits généraux est un critère jugé nécessaire pour que l'histoire soit pleinement scientifique. Cependant, ceci suppose un ensemble de conditions impossibles à réaliser concrètement dans une étude historique. Pour Tolstoï, l'historien doit donc respecter du mieux qu'il peut les critères de validité fixés, bien qu'il ne puisse les respecter tous. L'histoire n'est possible et crédible que si ses explications sont conçues comme étant partielles et approximatives.

Le propos de Tolstoï risque certainement de rebuter les esprits les plus rigoureux, mais il serait injuste de condamner avant procès une tentative raisonnable de donner à l'histoire des balises lui permettant de se réaliser de façon plus ou moins satisfaisante. Jacques Catteau, par exemple, fait référence à l'impasse dans laquelle se serait fourvoyé le théoricien, l'apprenti-métaphysicien, sans qu'il faille pour autant remettre en question l'intérêt du propos.⁶⁹ Pour Tolstoï, la réalité de l'histoire se situe dans les combats, les projets et les intérêts individuels. Il oppose aux tableaux irréels des historiens une fresque véritable, dont la riche texture se compose des vies d'hommes et de femmes ordinaires.⁷⁰ Les êtres humains participent tous à l'histoire et ce, toujours de manière inconsciente. « Le mouvement des peuples ne résulte ni du pouvoir, ni de l'activité intellectuelle, ni même de la conjonction des deux, mais de l'activité de **tous** les hommes qui prennent part à l'événement et qui s'associent toujours de telle sorte que ceux qui prennent la part la plus directe à l'événement, prennent le moins de responsabilité, et inversement. »⁷¹ En ce sens, et nous y reviendrons dans la section suivante portant sur le caractère destructif de cette philosophie, la participation du simple soldat à la guerre est aussi sinon plus importante que celle du général aux commandes. Ce qui est à retenir, pour le moment, c'est que, selon Tolstoï, une

⁶⁹ Catteau, « Le cuisinier et... », p. 9.

⁷⁰ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 34.

⁷¹ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 728.

connaissance authentique d'un segment de l'histoire ne peut naître qu'en tenant compte des aspirations et des comportements de tous les acteurs ayant pris part à l'événement. Or, cela s'avère impossible. Le critère fixé pour réaliser l'entreprise s'avère démesuré. En effet, jamais nous ne connaissons les aspirations, les espoirs, les buts et les motivations de tous les hommes. En ce sens, Berlin parle du conflit non résolu entre la croyance de Tolstoï que seuls les attributs de la vie personnelle sont réels et sa doctrine voulant que l'analyse de ces mêmes attributs demeure insuffisante pour expliquer le cours de l'histoire.⁷²

Catteau signale un autre problème dans la théorie de Tolstoï. « Le résultat historique s'explique *tantôt* par la conjoncture fortuite des libres arbitres, des actions personnelles inconscientes du sens de l'histoire, des intérêts et des mouvements élémentaires, vitaux, par la résultante de nombreuses forces dont aucune n'avait au départ la direction de la résultante, *tantôt* par un dessein supérieur, la Providence. »⁷³ Cette position n'est pas nécessairement contradictoire. Nous avons, dans la section précédente, présenté le rôle crucial que jouait cet aspect providentiel dans la philosophie de l'histoire de Tolstoï. Nous avons indiqué que cet argument consolidait l'idée suivant laquelle la volonté et le pouvoir de l'homme n'avaient aucune incidence au niveau de la détermination de l'événement. Devons-nous alors conclure que les désirs et les espoirs individuels, qui forment la matière fondamentale qui compose l'histoire, ne peuvent être considérés comme des causes? Tolstoï précise que l'étude de ces éléments ne suffit pas à expliquer le cours de l'histoire, mais la raison en est l'incapacité où se trouve notre entendement d'envisager toutes les aspirations de tous les hommes ayant pris part à l'événement. Pour savoir si les motivations humaines peuvent représenter des causes, il faut chercher à savoir si les actions individuelles inconscientes du sens de l'histoire sont le produit d'une activité libre ou si elles sont guidées par une main supérieure. Les aspirations et les objectifs personnels ne sont-ils, comme chez Hegel, que des moyens détournés utilisés par une Raison rusée qui réalise un plan que les hommes ignorent? Dans ce cas,

⁷² Berlin, « The Hedgehog and... », p. 50.

⁷³ Catteau, « Le cuisinier et... », p. 11.

les aspirations et les objectifs des hommes ne seraient, pour Tolstoï, que des manifestations tangibles de la Providence. Par contre, si l'activité humaine était jugée entièrement libre, elle pourrait être envisagée comme cause partielle d'un effet qui lui échappe. Cependant, les deux facettes de l'explication (*tantôt...tantôt...*) ne pourraient coexister et seraient alors envisagées, au mieux, comme deux points de vue différents et inconciliables. Il est difficile de trancher définitivement un problème que Tolstoï n'a pas résolu. Nous en resterons donc là.

Rappelons seulement que les tensions qui habitent la philosophie de l'histoire de Tolstoï sont à l'image des contradictions inhérentes aux travaux des historiens que ce dernier a consultés. « Dès que des historiens de nationalités et ayant des points de vue différents se mettent à décrire le même événement, les réponses qu'ils donnent perdent tout sens, car chacun d'eux comprend différemment ladite force et souvent même de façon totalement opposée. »⁷⁴ C'est en s'adonnant à la pratique de l'histoire que Tolstoï a été confronté aux problèmes concrets que cette discipline pose. Des éléments de sa théorie sont clairement des répercussions de ce travail. Le précepte suivant lequel il faut remonter le passé à l'infini pour parvenir aux origines d'un événement est le résultat de préoccupations relatives aux travaux proprement historiques auxquels l'auteur s'est adonné.⁷⁵ Il en va de même de l'idée suivant laquelle notre représentation de la part de liberté d'un acte passé est en rapport direct avec notre connaissance des circonstances entourant son accomplissement : le temps, l'espace et les causes. Selon Tolstoï, les parts attribuées à la liberté et à la nécessité dans la réalisation d'un phénomène se trouvent toujours dans un rapport inversement proportionnel. Nous reviendrons plus tard sur cette idée voulant que ces parts soient déterminées par le point de vue du chercheur et l'information que celui-ci possède.

Bref, l'aspect contradictoire est assumé par Tolstoï. Toute réflexion sur l'histoire est marquée du sceau de la faillibilité. L'impossibilité de surmonter totalement les

⁷⁴ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 706.

⁷⁵ Catteau, « Le cuisinier et... », p. 10.

contradictions, autant lors d'une réflexion préalable que lors d'une étude historique spécifique, apparaît comme le moindre mal auquel l'histoire doit se soumettre. De ces tensions irrésolues et de ces impasses programmatiques, le chercheur devra tirer le meilleur parti. Ce compromis est jugé lucide et cohérent, car ce n'est qu'en assumant l'inévitable que l'on évite la déraison. L'histoire doit être prise pour ce qu'elle est vraiment, ni plus ni moins.

c) Une pensée de la destruction

Léon Chestov a procédé à une analyse de la pensée de Tolstoï qui déborde le strict cadre de la philosophie de l'histoire. Le titre de l'ouvrage, *Celui qui édifie et détruit des mondes*, évoque les méthodes peu orthodoxes de l'écrivain. De son côté, Catteau parle d'une « rage destructrice des autres histoires ». La réflexion de Tolstoï est menée sous le signe du combat. Elle naît d'abord d'une profonde déception envers les théories naïves défendues autant par les théoriciens de l'histoire que par les historiens. « Les abstractions les plus courantes, acceptées par presque tous les historiens, sont : la liberté, l'égalité, l'instruction, le progrès, la civilisation, la culture. »⁷⁶ Nous prendrons comme exemple Henry Thomas Buckle et montrerons en quoi sa théorie contrevient aux exigences formulées par Tolstoï. En bref, Buckle croit que l'histoire évolue dans des civilisations où les hommes s'émancipent grâce à leur attachement à la rationalité et au progrès scientifique. Tolstoï récuse cette théorie qui veut démontrer que l'histoire de l'humanité se développe de manière progressive. L'auteur russe décrie également la foi sans borne dans le pouvoir de la raison jugé infini.

⁷⁶ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 717.

De même, il est clair que l'idéalisme allemand, très en vogue auprès des intellectuels russes du XIX^e siècle, ne satisfait pas davantage aux exigences de Tolstoï. Il n'est pas question d'expliquer des phénomènes historiques concrets par un concept aussi abstrait que le développement de l'Idée. Cette opposition s'exprime très clairement par le refus de Tolstoï d'accorder à des artistes ou à des héros une capacité de saisir immédiatement la tendance et d'incarner le changement. « Il renversait la thèse du rôle des grands hommes, moteurs de l'histoire traditionnelle. »⁷⁷ Tolstoï fait la promotion des anonymes qui font l'histoire sans le vouloir, de manière inconsciente, en suivant leurs intérêts personnels. Napoléon, par exemple, ne peut être qu'un symbole. Le véritable héroïsme ne se trouve pas dans les manuels d'histoire qui glorifient des étiquettes. Tolstoï s'est attaqué à discréditer les explications qui s'appuyaient sur l'idée de pouvoir. En réduisant à néant l'impact de la volonté humaine dans l'histoire, il ne manque pas de s'occasionner les réprimandes des critiques, tel N. I. Kareev. Ce dernier soutient que nous ne pouvons nier le fait que certains hommes jouent dans le développement des sociétés des rôles importants et cruciaux.⁷⁸ Si nous ne pouvons, pour rendre compte du radicalisme de la position défendue par Tolstoï, écarter l'hypothèse d'une volonté d'ébranler une conception jugée trop répandue, il serait réducteur de n'y voir qu'une provocation. Tolstoï est animé par une ferme conviction ayant trait à « l'importance des plus réduites qu'ont les prétendus grands hommes dans les événements historiques. »⁷⁹ La représentation de l'histoire comme le produit de la volonté des chefs provient selon lui d'une navrante dépendance des historiens à l'égard d'une représentation téléologique héritée de l'Antiquité. Les historiens ont remplacé le pouvoir divin par des héros et des êtres supérieurs qui sont plus intelligents, plus clairvoyants, plus puissants...

La déception qui anime Tolstoï provient également de son constat que l'histoire ne parvient ni à se constituer en véritable science, ni à faire la moindre avancée. C'est pourquoi il s'attaque d'abord, dans le second épilogue, à démontrer que ni l'activité

⁷⁷ Catteau, « Le cuisinier et... », p. 10.

⁷⁸ Kareev cité dans Berlin, « The Hedgehog and... », p. 45 et suivantes.

⁷⁹ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 755.

intellectuelle ni le pouvoir ne peuvent servir d'explication. Si les historiens intègrent ces notions dans leurs ouvrages, c'est qu'ils n'ont pas accès à toutes les composantes (la multitude des forces en présence) qui composent la résultante (le mouvement général observable). S'ils avaient accès aux buts et aux aspirations de tous les hommes ayant pris part à l'événement, ils n'auraient pas à inventer et à ajouter une ou plusieurs forces fictives pour rendre compte du résultat historique. Tolstoï les appelle aussi « manettes », car ces forces imaginaires permettent de manipuler les faits. Les événements s'articulent alors d'une manière spécifique, suivant l'idée que nous nous faisons de la marche de l'histoire. Que le concept métaphysique central soit l'Idée, la liberté, l'égalité ou la prospérité, il impose une certaine configuration aux éléments qui composent le tableau et oriente le moindre détail. L'explication « ultime », plus souvent qu'autrement, laisse son empreinte, ce qui a pour effet de faire d'études qui se veulent sérieuses de véritables sornettes dignes des pires polichinelles. Or, si nous menons notre enquête avec raison, nous trouvons que la guerre de 1815 n'a pas été causée par une décision unilatérale de Napoléon, pas plus que la Révolution française n'a été le fruit de l'écriture par Rousseau du *Contrat social*. Les histoires universelles, en ce qu'elles expriment une idée générale, sont des manières de se rassurer. Elles ne sont en vérité que de vulgaires simplifications.

« Tant que l'on n'écrira pas l'histoire de **tous** les hommes, de **tous** ceux, sans une seule exception, qui ont participé à l'événement, il est absolument impossible de décrire le mouvement de l'humanité sans faire appel à la notion d'une force qui oblige les hommes à diriger leurs activités vers un seul but. »⁸⁰

Malgré le fait que nous soyons privés d'un accès aux aspirations de tous les hommes ayant pris part à l'événement, nous ne devons en aucun cas nous résigner à adopter une attitude cognitive simpliste et nuisible. Nous nous attaquerons plus tard à la tâche de développer la démarche retenue par Tolstoï. Pour l'instant, nous pouvons revenir à Buckle et montrer en quoi ce penseur contrevient aux limites établies par l'auteur russe. Ce dernier s'exprime en ces termes :

⁸⁰ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 711.

« Tous les ouvrages des historiens les plus récents, de Gibbon et jusqu'à Buckle, en dépit de leurs divergences apparentes et de l'apparente nouveauté de leurs points de vue, sont basés sur ces deux antiques et inévitables postulats : que les peuples sont gouvernés par des individus et qu'il existe un certain but vers lequel marchent les peuples et l'humanité tout entière. »⁸¹

Dans *Histoire de la civilisation en Angleterre*, Buckle entend faire la preuve qu'il existe dans l'histoire de l'humanité un progrès observable. Selon lui, c'est l'adoption par les peuples de la raison comme guide qui permet le progrès des sociétés. Plus la civilisation est développée et avancée, plus elle parvient facilement à procurer le bonheur à ses membres. L'idée que Buckle défend est donc celle d'un progrès historique constant. À l'opposé de Tolstoï qui ne croit pas que la raison puisse contribuer au bonheur du genre humain, Buckle propose de « suivre les progrès de la science, de la littérature, des beaux-arts, des inventions utiles, et, dans ces derniers temps, des mœurs et du bien-être des peuples. »⁸² Il pose ensuite la question de savoir si les actions des hommes et des sociétés sont gouvernées par des lois fixes ou plutôt le résultat du hasard ou d'une intervention surnaturelle.⁸³ Selon lui, il est indubitable que l'histoire suit une certaine logique et qu'elle est ordonnée. Malheureusement, les historiens, qui sont généralement des esprits moins aiguisés et pénétrants que les scientifiques, ne présentent que du chaos et du contingent. Buckle a une foi sans borne dans la raison et croit que tout ce que nous ignorons aujourd'hui est sujet à devenir pensable, rationnel et cohérent dans un avenir plus ou moins rapproché.⁸⁴ L'argument principal sur lequel repose sa théorie est que tous les changements dont l'histoire est remplie sont le produit d'une double influence, de la nature sur l'esprit humain et de l'esprit humain sur la nature. Étant donné que l'influence de la nature est constante, alors que la raison est en progrès constant et maîtrise toujours davantage les forces de la nature, il s'ensuit que le progrès, à tous les

⁸¹ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 702.

⁸² Henry Thomas Buckle. *Histoire de la civilisation en Angleterre*, Paris, Flammarion. 1881, p. 2.

⁸³ *Ibid.*, p. 9.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 8.

niveaux, des civilisations peut être affirmé hors de tout doute.⁸⁵ La raison théorique confirme ce que l'observation et la comparaison de l'état des peuples nous indiquait déjà, c'est-à-dire que les peuples évoluent et cheminent à travers des phases de développement. Plus une société est avancée, plus elle réalise les espoirs et les aspirations au bonheur de ses citoyens. Pour l'instant, laissons de côté la conception de Buckle. L'exposé de sa thèse nous a d'abord permis d'envisager, par contraste, ce qui est récusé par Tolstoï. Sa théorie nous servira plus tard de point de comparaison pour illustrer certains caractères originaux de la théorie de Tolstoï.

En raison de l'originalité et de la complexité de la pensée de Tolstoï, le détour que nous venons d'effectuer était indispensable. Nous avons montré sous quel jour se présentait cette philosophie de l'histoire : impensable, contradictoire et contestatrice des façons de voir habituelles. Cela a permis de mettre en place des notions et des enjeux propres au débat qui s'engage. Suivre le cheminement de Tolstoï implique l'exploration d'univers mentaux peu fréquentés. Maintenant que nous avons terminé la description du caractère général de la philosophie de Tolstoï, nous pouvons procéder à un effort de systématisation. Nous verrons dans le prochain chapitre sa conception de l'histoire de l'humanité. Ensuite seulement, nous pourrons accéder à l'idée que se fait Tolstoï de l'explication en histoire. Nous toucherons alors à l'aspect particulier qui inspirera profondément les considérations et les éclaircissements que nous adresserons aux micro-historiens.

⁸⁵ Buckle, *Histoire de la...*, p. 23.

Deuxième partie : La conception globale de l'histoire selon Tolstoï

Après avoir décrit certains aspects importants de la philosophie tolstoïenne de l'histoire, il convient d'en rassembler les éléments épars en un tableau synthétique. Il s'agit d'abord de montrer comment Tolstoï conçoit l'histoire dans son ensemble, pour ensuite, dans le chapitre suivant, déboucher sur un aperçu de ce que comporte selon lui une explication adaptée à l'histoire et érigée sur une représentation générale adéquate. Les historiens sont les premiers bénéficiaires de cet effort. Nous savons que les philosophes peuvent contribuer à rendre l'histoire plus productive et plus attentive à ses présupposés par des réflexions portant sur la nature de ses explications. Or, quoi qu'en disent plusieurs philosophes, il apparaît qu'ils peuvent aussi apporter un soutien notable en développant une conception générale de ce qu'est essentiellement l'histoire. Ce travail préalable permet aux historiens de connaître les possibilités, les avenues praticables. L'objectif de Tolstoï est une pratique plus productive de l'histoire. Sa réflexion étant entièrement tournée vers la possibilité de faire de l'histoire une science, il n'est pas étonnant que la « marche de l'histoire » prenne plutôt l'aspect chez lui d'un vaste système logique. Si cette représentation générale de l'histoire écarte la question du sens (à la fois en termes de direction et de signification), pouvons-nous encore parler de philosophie de l'histoire? Et si cette théorie ne peut être assimilée à une entreprise spéculative, à quelle adresse pouvons-nous loger ce chantier?

Le projet ne peut être qualifié d'épistémologique. En effet, Tolstoï n'élabore pas un discours critique sur les critères de validité qui s'appliquent à l'histoire. Souvent, c'est bien plutôt l'invalidité qu'il illustre dans le détail et l'inconséquence intellectuelle qu'il pourfend. S'il en vient à fixer certaines règles, c'est que ces dernières sont universelles, conformes à toutes les explications, indépendamment du domaine d'étude. Au plan de la connaissance, Tolstoï refuse de se représenter l'histoire comme un savoir totalement différent. L'histoire a ses particularités, certes, et nous y reviendrons, mais la raison s'y applique avec le même esprit et la même dynamique que partout ailleurs. Les conditions qui justifient qu'un discours soit jugé raisonné ne diffèrent donc pas d'une science à l'autre. L'objectif de Tolstoï n'est pas de mettre en évidence la nature de l'explication en histoire. Son but est de provoquer une remise en question qui mène à une redéfinition

des méthodes à l'œuvre en histoire. La sagesse doit se joindre à l'intelligence pour que nous parvenions un jour à comprendre, du moins partiellement, ce qui se passe dans l'histoire. Le propos de Tolstoï concerne moins la nature et les modalités de l'explication en histoire que les propriétés essentielles de son objet d'étude. Avant d'expliquer l'histoire, il faut se questionner sur sa configuration et sur ses articulations « naturelles ». Le discours tolstoïen n'est pas critique au sens où il s'agirait de rechercher les principes, mais uniquement au sens où il s'agirait de montrer en quoi les historiens se leurrent et s'abusent. La philosophie de Tolstoï n'analyse pas avec objectivité les travaux historiques de son époque. Elle démonte ce qui se fait et cherche plutôt ce que l'histoire pourrait être. Si l'histoire était une porte, l'épistémologie nous enseignerait les dimensions et les matériaux de la porte, alors que la philosophie spéculative nous apprendrait qu'elle est le passage d'un monde vers un autre. Chez Tolstoï, nous ne sommes pas encore à ouvrir la porte, mais à cogner contre le mûr pour savoir où pratiquer l'ouverture.

En un sens, ce projet peut être comparé à la philosophie de l'histoire d'Antoine Augustin Cournot. Ce dernier ne voyait pas dans l'histoire une science. Néanmoins, il prévoyait fonder une philosophie de l'histoire capable, malgré l'incertitude propre à ce domaine d'étude démesurément complexe, d'établir certains faits généraux.⁸⁶ Plus précisément, cette démarche avait comme objectif de départager les deux matériaux de l'histoire : le nécessaire, qui nous intéresse vraiment, car seul capable de nous offrir un portrait réglé de l'histoire; le contingent, que forment les hasards et les aléas se situant au niveau des luttes politiques et des soubresauts insignifiants.⁸⁷ Cette tâche incombait au philosophe, car seul un discours général, englobant et universel pouvait mettre en lumière la rationalité de l'histoire. Cournot rejette d'emblée la possibilité de tenir un discours historique raisonnable. Tout comme Tolstoï, Cournot cherche des faits positifs et indéniables sur une trame générale, mais pour ce dernier, il n'est aucunement question de fonder une *science* qui reposerait sur la philosophie de l'histoire. La nature de l'histoire n'étant pas raisonnable (c'est-à-dire que les éléments qui la composent ne sont

⁸⁶ Henri Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, Paris, Félix Alcan, 1933, p. 92.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 97.

pas susceptibles d'être expliqués), le seul discours raisonné possible portant sur cette réalité est de type philosophique.

Pour Tolstoï, les réflexions philosophiques ne se situent pas à un niveau totalement distinct des explications historiques vraies. Elles décrivent toutes deux le monde et visent généralement la compréhension de l'homme et de la société. Cependant, l'histoire trouve des lois, alors que la philosophie se contente de dégager des articulations naturelles et d'établir des faits généraux. L'histoire-science ne peut être érigée que sur une conception générale adéquate et conforme à la réalité visée. La raison d'être (la finalité) d'une philosophie de l'histoire est alors la possibilité de parvenir à la connaissance de lois qui déterminent la vie des hommes. Les faits généraux établis par la philosophie de l'histoire sont premiers dans l'ordre de la recherche, mais ils sont entièrement au service d'explications ultérieures. Ils permettent de distinguer la réalité de la fiction, l'important de l'insignifiant, ce qui peut être fait ou mené de ce qui ne peut l'être. Berlin parle alors des « insights » de Tolstoï.⁸⁸ Les connaissances que nous procure sa philosophie de l'histoire seraient donc de l'ordre de la perspicacité, de la finesse et de la clairvoyance. Le travail de Tolstoï se situe au niveau de l'enquête préalable et de la fondation. Il démêle les préjugés erronés des idées justes. Il circonscrit.

Nous n'avons pas ici affaire à une critique de la raison historique. L'auteur élabore une représentation qui se veut conforme à ce qu'est essentiellement l'histoire, pour ainsi en faire le lieu d'une réflexion authentique et d'une réelle intelligibilité. Ce souci d'assurer que les connaissances soient parfaitement conformes à l'objet décrit, par le biais d'une conception générale cohérente et adéquate, n'est pas sans rappeler le projet spéculatif hégélien tel qu'élaboré dans la *Philosophie de la nature* (paradoxalement beaucoup plus que celui que développe la *Philosophie de l'histoire*).⁸⁹ En ce sens, nous devrions

⁸⁸ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 73.

⁸⁹ Fait intéressant, Hegel attaquait, dans la *Philosophie de la nature*, les explications et les représentations jugées inauthentiques de la physique moderne, alors que Tolstoï se fait le promoteur d'une science nouvelle inspirée de la révolution newtonienne. Il semble y avoir un écart, une tension irrésolue chez Tolstoï entre la volonté de se conformer à l'essence des phénomènes et la volonté de parvenir à des

envisager la philosophie de l'histoire de Tolstoï comme un élan spéculatif, certes, mais qui se démarque foncièrement de ce qui est généralement évoqué par l'expression « philosophie spéculative de l'histoire ». Les découvertes auxquelles Tolstoï parvient ne nous renseignent en rien sur le sens de ce qui se passe dans l'histoire de l'humanité. En conséquence, l'événement en tant que tel ne tire aucune signification originale des découvertes spéculatives. Chez Tolstoï, ces dernières touchent l'essence sans égard au sens. Elles permettent uniquement à la pensée de saisir fermement l'événement, sans lui attribuer une signification au sens où il se verrait positionné dans un scénario inéluctable. Enfin, il faut préciser que ce caractère spéculatif n'est pas assumé par l'auteur qui se considère plutôt comme un positiviste, ennemi juré des théologiens et des métaphysiciens.

a) Une philosophie de l'immobilisme?

« Ce n'est pas seulement dans deux ou trois cents ans, même dans un million d'années, la vie restera telle qu'elle a été; elle ne varie pas, elle est constante, suivant ses propres lois qui ne nous regardent pas, ou que, du moins, vous ne connaîtrez jamais. »⁹⁰

Cette citation est tirée de la pièce de théâtre *Les Trois Sœurs* d'Anton Tchekhov. Contemporain de Tolstoï, l'auteur met dans la bouche du comte Tosenback des paroles qui pourraient parfaitement être tirées de *La Guerre et la Paix*. Plusieurs éléments identifiables concordent avec la pensée de Tolstoï. Mentionnons tout d'abord le fait que les lois qui déterminent le mouvement général de l'histoire sont inconnaissables. Pour

explications par le biais d'hypothèses, entre les critères généraux initiaux et l'idée que la science ne progresse qu'en posant que « tout se passe comme si... ».

⁹⁰ Anton Tchekhov, « Les Trois sœurs », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1967, p. 449.

Tolstoï, le sens de l'histoire ne nous est pas accessible. Or, si **les** lois profondes et ultimes de l'histoire demeurent des mystères impénétrables, cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas identifier **des** lois qui se confirment à toutes les époques. Pour devenir scientifique, l'histoire doit non seulement s'investir dans un univers constant et réglé, mais aussi abandonner toute forme de téléologie. L'humanité ne chemine pas vers un présumé terme, pas plus qu'elle n'évolue ou ne progresse. Le seul moyen pour l'histoire de parvenir à une compréhension du mouvement des peuples et des hommes est de poser que, de bout en bout, l'histoire est le théâtre du même. Si ce qui se passe dans l'histoire nous demeure caché (la trame profonde), nous pouvons cependant rechercher comment l'histoire se déroule, trouver des règles et des constantes à son développement. L'histoire obéit à une certaine logique. Par ailleurs, le fait qu'il ne soit pas question, dans l'extrait, de l'histoire, mais de la vie, ne réduit en rien la similitude du propos, bien au contraire. Pour Tolstoï, bien que les phénomènes historiques et naturels soient de natures distinctes, ils sont des manifestations de la vie. ce principe plus large qui englobe tout. Objectivement parlant, c'est la vie qui permet à la nature et à l'histoire de se retrouver sur un terrain commun. En ce sens, le propos de Tchekhov, malgré sa généralité, s'avère parfaitement conforme à la vision de Tolstoï.

Concernant cette théorie, pouvons-nous parler, comme l'a fait Chelgounov, de « philosophie de l'immobilisme »?⁹¹ L'auteur de *La Guerre et la Paix* soutient-il qu'il ne se passe rien dans l'histoire? Ou peut-être, au contraire, se passe-t-il trop de choses? Nous avançons, au chapitre précédent, que Tolstoï fait de la bataille militaire l'incarnation parfaite de l'impossibilité où se trouve l'homme de se situer par rapport à l'événement qui se déroule sous ses yeux. Une fois l'événement passé, la justification de son occurrence est condamnée à demeurer déficiente étant donnée l'infinie multiplicité des causes qui concourent à sa réalisation. En ce sens, Berlin écrit que Tolstoï considère ce qui se produit comme étant un réseau épais, opaque et inextricablement complexe, à la fois visible et invisible, d'événements, d'objets et de caractéristiques, unis et séparés par des rapports littéralement impossibles à dénombrer et à identifier.⁹² Cette complexité

⁹¹ Catteau, « Le cuisinier et... », p. 7.

⁹² Berlin, « The Hedgehog and... », p. 68.

et cette richesse de l'histoire expliquent que notre entendement ne parvienne jamais à embrasser et à dénoter toutes les causes. Pourquoi la Révolution française s'est-elle produite? Voilà une question sur laquelle les historiens méditeront éternellement sans jamais aboutir à une conclusion, à une réponse parfaitement satisfaisante. Or, la thèse de l'infinie complexité de l'histoire n'est pas nécessairement annonciatrice d'immobilisme, car l'impossibilité de saisir l'ensemble des forces en présence ne signifie pas pour autant que nous puissions conclure à l'absence de mouvement.

Certains éléments militent fortement en faveur de la thèse suivant laquelle Tolstoï soutient que quelque chose se produit dans l'histoire. Tout d'abord, il y a l'importance accordée au caractère inexorable des événements et à la fatalité du déroulement de l'histoire.⁹³ Autrement dit, tout ce qui survient dans l'histoire arrive par pure nécessité. Si l'événement se produit d'une certaine manière, c'est qu'il ne pouvait en être autrement. Bref, il est implicitement affirmé que quelque chose se passe. Par ailleurs, Tolstoï écrit qu'un ordre (une directive) n'est exécuté que lorsqu'il se rapporte à une série d'événements qui lui correspond. Le concept de série joue un rôle central dans la philosophie tolstoïenne. Il ouvre à l'infini, dans le passé et dans l'avenir, les perspectives de l'événement. Ce dernier fait toujours partie d'une série qui est sans début et sans fin, de sorte que les origines de n'importe quel événement se perdent dans la nuit des temps. Tolstoï use de l'expression suivante pour désigner cet aspect fondamental : la continuité du mouvement dans le temps. Avec la considération de la participation de **tous** les hommes concernés, la continuité du mouvement dans le temps représente l'une des deux conditions jugées nécessaires à la réalisation de l'événement. Ainsi, l'événement ne se produit et ne peut être conçu qu'au sein d'un mouvement incessant. Jamais nous ne trouvons en son sein toutes les raisons de son occurrence. Il est normal de devoir, pour comprendre son avènement, remonter le temps à l'infini dans des antécédents. À tous les niveaux, il faut effectuer cette régression temporelle interminable. Par son utilisation du concept de série d'événements, Tolstoï s'éloigne d'une conception chaotique de l'histoire au profit non seulement d'un ordre, mais

⁹³ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 68.

également d'une chaîne qui se rapproche sensiblement d'une vision linéaire (ce qui ne veut pas dire que nous ne retrouvions pas ailleurs des aspects plus près d'une vision cyclique).

Un autre argument qui milite contre la thèse de l'immobilisme tolstoïen réside dans les constantes références de l'auteur au mouvement historique et à l'activité des peuples. Ainsi, il nous faut, pour expliquer le mouvement observable (un phénomène historique quelconque), trouver toutes les forces en jeu dont la somme des composantes est égale à la résultante.⁹⁴ Pour Tolstoï, le mouvement en question est continu dans le temps et c'est ce caractère qui nous le rend si difficilement représentable. Pour le saisir, l'entendement procède par fragmentation illégitime, ce qui occasionne des erreurs de jugement. Corollairement, la difficulté à résoudre le sophisme de la course entre Achille et la tortue tient à cette infirmité de notre entendement, incapable de résoudre les problèmes que posent pour notre raison la représentation d'un mouvement continu.⁹⁵ Plutôt que d'en affirmer l'absence, il faut admettre la présence dans la philosophie tolstoïenne d'un mouvement continu. Les lois scientifiques peuvent être divisées en deux catégories: celles qui expliquent des mouvements observables et celles qui rendent compte de la constance immobile de phénomènes. Pourquoi les lois dont parle Tolstoï doivent-elles être rangées dans la première catégorie? Tout simplement parce que l'auteur pense que la science historique doit rendre compte des changements observés au sein de l'histoire.

La science historique s'élabore suivant le modèle de la physique. La constance de l'histoire est à l'image de la régularité présente au sein de la nature. C'est cette régularité qui permet au mouvement d'être analysé. Puisque Tolstoï se refuse à adopter une perspective téléologique, nous pouvons présumer que sa théorie se fonde sur l'idée de mouvements historiques cycliques. Comme chez Jean-Baptiste Vico, c'est sur un complexe de cycles répétitifs que doit s'ériger une véritable science de l'histoire capable de certitude. Selon Vico, l'histoire est plus facile à connaître que la nature, car il est plus aisé de saisir les œuvres humaines que nous produisons que la nature qui est une

⁹⁴ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 707.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 268.

création divine.⁹⁶ S'il faut en croire Karl Löwith, le principe fondamental de cette thèse est que tout ce qui s'est produit dans le passé se produira de la même façon dans le futur conformément au schéma éternel du développement historique.⁹⁷ Par contre, la thèse cyclique de Vico s'inscrit dans le cadre d'une vision nettement linéaire, en ce sens que l'auteur ne répugne pas à affirmer la supériorité d'un cycle sur l'autre.

Malheureusement, il n'est pas aussi aisé de départager l'aspect linéaire et l'aspect cyclique au sein de la théorie de Tolstoï. Cela s'explique d'abord et avant tout par le fait que le célèbre romancier ignore complètement ce débat. Cela n'est guère surprenant, dans la mesure où Tolstoï cherche justement à se démarquer des disputes coutumières qui déchirent les philosophes spéculatifs de l'histoire. La vision chaotique défendue par Tolstoï au niveau des forces historiques en présence ne nous permet pas de hiérarchiser les cycles comme chez Vico. La thèse de l'immobilisme tolstoïen est tentante, surtout si nous nous arrêtons à l'idée de la négation du progrès. Dans ce cas, la Providence procéderait à la réalisation constante et permanente du même plan. Toutefois, il ne faut pas être aveugle et ignorer la place qu'occupent dans cette philosophie les mouvements, qu'ils soient observables ou invisibles. Ultimement, il y a bien une compréhension de l'histoire qui soit possible et réalisable. Ce sont les répétitions, donc les cycles, qui nous permettent de savoir. Ces cycles se développent sans doute sur une trame profonde, mais ce n'est pas la supériorité de certains cycles qui nous permettent de conclure à la linéarité ultime de l'histoire. Si nous sommes autorisés à penser que les cycles s'articulent sur une trame profonde, c'est que Tolstoï ne nie jamais l'existence de cette dernière. En effet, ce n'est pas l'absence de sens ou de direction que l'auteur défend, mais bien plutôt l'impossibilité pour l'esprit humain d'y accéder. Il n'est jamais affirmé que l'histoire soit insensée. Elle peut certes paraître l'être, en raison des limites inhérentes de notre entendement. L'est-elle vraiment? Impossible de trancher. Cependant, les multiples références à la Providence tendent à nous démontrer le contraire, c'est-à-dire qu'il existe un plan que nous ignorons. Il semble donc que la

⁹⁶ Karl Löwith, *Histoire et salut*, St-Amand, Gallimard, 2002, p. 155.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 170.

linéarité fondamentale de l'histoire, bien qu'indémontrable, soit nécessaire et inhérente au système tolstoïen.

b) La liberté et le déterminisme

« La thèse centrale de Tolstoï (...) est qu'il existe une loi naturelle par laquelle les êtres humains, non moins que ceux de la nature, sont déterminés; mais les hommes, incapables d'assumer ce processus inexorable, cherchent à se le représenter comme une succession de choix libres (...). »⁹⁸

Il n'est pas surprenant de voir la liberté prendre une place prépondérante dans un discours portant sur l'essence de l'histoire. Bien au contraire, le rapport entre la part de liberté et la part de nécessité est un problème que la raison, tournée vers l'histoire, ne peut esquiver. Le mérite revient à Richard McKeon d'avoir étudié la dépendance directe des représentations de la liberté vis-à-vis des conceptions de l'histoire qui les soutiennent dans un ouvrage intitulé *Freedom and History*. Chez Tolstoï, la question de la liberté occupe une place privilégiée. « Comment faut-il considérer la vie passée des peuples et de l'humanité : comme le produit d'une activité humaine libre ou non? Voilà la question de l'histoire. »⁹⁹ Ce rapport entre liberté et histoire demeure pour l'instant incertain, mais grâce à l'analyse de McKeon, il nous sera possible de caractériser précisément le type de spéculation à laquelle Tolstoï s'adonne, ainsi que les répercussions de certains choix théoriques (relatifs à sa représentation de l'histoire globale) sur la place occupée et la forme revêtue par la liberté.

⁹⁸ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 41.

⁹⁹ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 732.

Dans *Freedom and History*, McKeon dénote deux types totalement distincts d'analyse de l'histoire : dialectique et logique. L'histoire dialectique, qui retiendra à peine notre attention, est aussi appelée histoire périodique (qui est une traduction approximative de « epochal history »). Dans l'histoire dialectique, les caractéristiques attribuées à des groupes restreints ou à des mouvements internes le sont en raison de la place qu'ils occupent dans l'ensemble.¹⁰⁰ Toute signification provient de la situation dans la totalité, tout comme les expressions « Moyen-Âge » et « Renaissance » n'ont de sens qu'au sein d'une perspective historique évolutive plus large. Toutes les divisions et toutes les entités soutiennent et appuient une idée directrice. Les philosophes spéculatifs de l'histoire se rangent presque tous dans cette catégorie, que ce soit Auguste Comte et les trois âges, Karl Marx et la lutte des classes, Hegel et le progrès de l'Idée, etc. Toutes ces théories sont élaborées à partir d'une trame ultime et profonde par rapport à laquelle tout s'explique et s'ordonne.

Tolstoï, qui rejette toute forme de spéculation sur le sens ultime de l'histoire, ne peut être identifié à la catégorie des dialecticiens. Il doit plutôt être considéré comme le promoteur d'une histoire logique, puisque tous ses efforts sont orientés vers la possibilité de procéder à l'explication et la mise en lumière de ce qui se passe vraiment au sein de l'histoire. McKeon qualifie aussi de « causale » ce second type d'analyse de l'histoire. L'histoire logique est basée sur les événements et sur l'effort déployé pour découvrir et mettre en évidence leurs interrelations.¹⁰¹ L'histoire logique se développe avec une prétention à la scientificité, ce qui est le principal souci de Tolstoï. McKeon écrit que l'histoire logique ou causale cherche à devenir un discours raisonné en appliquant les régularités découvertes dans les sciences pour ordonner et expliquer la contingence du développement humain.¹⁰² Or, chercher à ordonner et à expliquer la contingence, n'est-ce pas sombrer dans la contradiction? La contingence n'est-elle pas justement ce qui échappe à une explication rationnelle? En réponse à ces questions, McKeon écrit que l'histoire logique s'attaque directement au problème de la relation

¹⁰⁰ Richard McKeon, *Freedom and History*, New York, Noonday Press, 1952, p. 31.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² *Ibid.*

entre l'indéterminé et le nécessaire.¹⁰³ L'opposition entre les deux contradictoires se traduit pratiquement en termes de complétude, car pris isolément, ils sont inconcevables. L'histoire cherche à établir des rapports nécessaires afin de rendre compte de l'indéterminé.

Le lien étroit entre la contingence et le déterminisme se constate également chez Tolstoï. Ce dernier écrit que le problème du rapport entre la liberté et la nécessité ne met pas en cause l'essence même de la volonté humaine, mais les manifestations de cette volonté dans le passé, et ce, dans certaines conditions précises.¹⁰⁴ L'objectif de l'histoire n'est donc pas de déterminer si l'homme est libre. Cette question, prise dans sa généralité, intéresse plutôt l'éthique. Dans le cadre de l'histoire, le problème de la liberté demeure insensé s'il est envisagé hors contexte. La question essentielle qui guide l'historien, à savoir si la vie passée est le produit d'une activité humaine libre ou non, n'est soluble et pertinente qu'au sein d'une situation authentique et détaillée. C'est dans un contexte particulier que le chercheur peut montrer avec une relative précision dans quelle mesure les acteurs du passé étaient libres. Pour Tolstoï, la contingence en histoire est synonyme du pouvoir de l'agent historique. Si la mise en évidence de la part de liberté constitue la visée ultime du discours historique, le chercheur doit, dans la pratique, faire l'exposition des conditions précises dans lesquelles les personnages ont évolué. Ce sont ces paramètres qui intéressent l'historien, car l'autonomie d'un agent n'est concevable qu'une fois encadrée de bornes précises et spécifiques. Ce sont ces balises qui sont significatives. Il n'existe pas de liberté sans limite.

Tolstoï ajoute que l'objet de l'histoire n'est pas la volonté humaine en elle-même, mais l'idée que nous nous en faisons.¹⁰⁵ En d'autres mots, la liberté est une forme vide, un concept indéterminé. Elle n'a pas de valeur ou de signification intrinsèque. La représentation que nous pouvons nous en faire résulte ou émane de notre entendement de ce qui, à l'opposé, nous détermine. Pour illustrer et rendre compte de la liberté,

¹⁰³ McKeon, *Freedom and History*, p. 57.

¹⁰⁴ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 733.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 734.

l'historien investit des situations et fait ressortir des conditions contraignantes. Ce sont finalement les lois qui donnent un sens à la liberté. « La liberté est ce qui est examiné. La nécessité, ce qui examine. La liberté est le contenu. La nécessité est la forme. »¹⁰⁶ La liberté n'est pas un concept nous permettant de progresser au point de vue cognitif. Pour comprendre un phénomène, il faut plonger dans la réalité et en dégager une structure. Cette avenue est la seule qui puisse être envisagée, car l'historien est incapable d'articuler un discours portant immédiatement sur la liberté. Quand Tolstoï écrit que c'est la nécessité qui examine, il veut dire que l'explication consiste à montrer que les choses n'adviennent pas par hasard et que tout ce qui survient est conséquent. La rationalité qui s'exécute crée de l'ordre. Selon McKeon, c'est à partir d'une connaissance des lois régissant les actions de tous les hommes, en tout temps et en tout lieu, qu'il devient possible de mettre en évidence les différences et les inconstances qui se sont développées historiquement, à certains moments, dans certains peuples.¹⁰⁷ L'étrangeté se conçoit par rapport à la norme, l'accident par rapport à la règle. L'histoire n'est pas chaotique et indéterminée de bout en bout. Aux philosophes qui affirment qu'il n'existe aucune science de l'accidentel, il faut répondre que la contingence historique peut être expliquée. Nous parvenons à rendre compte de l'accident et de la liberté par contraste, comme chez Cournot, c'est-à-dire en dévoilant ce qui est réglé et ce qui échappe à l'ordre. Le but de l'historien (que ce dernier ignore souvent) est de rendre compte de la liberté humaine en montrant en quoi l'activité humaine est contrainte.

Un autre élément caractéristique d'une conception logique, selon McKeon, est le fait que l'histoire n'est pas interprétée universellement, mais qu'elle part plutôt de données particulières.¹⁰⁸ Ce constat confirme ce que nous affirmions plus tôt, à savoir que le type de spéculation auquel s'adonne Tolstoï n'a rien à voir avec les interprétations des auteurs d'histoires universelles. Chez Bossuet, par exemple, les divers événements historiques ne prennent sens que dans la perspective du développement d'une religion destinée à réunir l'ensemble de l'humanité. Selon Tolstoï, ce genre d'approche part

¹⁰⁶ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 742.

¹⁰⁷ McKeon, *Freedom and History*, p. 58.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 31.

d'une signification générale de l'histoire qui entache toute réflexion subséquente sur ses éléments constitutifs. Tous les événements, tous les phénomènes historiques manifestent, confirment et révèlent le sens ultime de l'histoire, la signification générale qui s'avère toujours préétablie. Les éléments constitutifs de l'histoire ne sont pas alors pris pour ce qu'ils sont réellement. Selon Tolstoï, pour parvenir à une relative saisie de l'histoire, il faut nécessairement partir d'éléments particuliers et fragmentaires.

« Au lieu de commencer par définir en eux-mêmes les concepts de liberté et de nécessité pour ensuite introduire sous ces définitions les phénomènes de la vie, à partir de l'énorme quantité de phénomènes qui relèvent d'elle et se présentent toujours en liaison avec la liberté et la nécessité, l'histoire doit **déduire** une définition des concepts de liberté et de nécessité. »¹⁰⁹

L'histoire présente un avantage de taille par rapport aux autres savoirs, et c'est qu'une part de contingence et une part de nécessité y sont toujours présentes. « L'histoire étudie la vie de l'homme telle que nous nous la représentons, dans laquelle l'union des deux contradictoires est déjà un fait accompli. »¹¹⁰ Il en est ainsi des actions humaines, que nous ne pouvons nous représenter que comme un certain dosage de liberté et de déterminisme. Ainsi, plus la part de liberté *apparaît* grande, plus le déterminisme *semble* négligeable, et vice versa.¹¹¹ L'action humaine ne peut être conçue comme étant seulement libre ou déterminée sans que nous sombrions dans l'absurdité. Dans l'esprit de Tolstoï, l'histoire n'est ni uniquement le fruit d'une activité libre, ni uniquement le fruit d'un déterminisme radical et total. Cependant, pour penser l'histoire et procéder à un traitement scientifique, il faut absolument faire *comme si* l'activité humaine était presque totalement déterminée. Les seuls éléments vraiment signifiants sont les lois qui nous gouvernent. Notre compréhension de l'histoire va donc en augmentant suivant les progrès de la science historique. Dans une perspective logique, nous découvrons, intégrons et accumulons les diverses lois qui régissent les sociétés. La possibilité du progrès scientifique peut être affirmée en ce sens que les vérités démontrées

¹⁰⁹ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 734.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*

s'accumulent généralement. Ce progrès ne dépasse toutefois pas le champ de la connaissance historique. S'il est crédible de croire en une amélioration de notre capacité à expliquer les phénomènes historiques, il ne faut surtout pas en conclure que le progrès soit la base de l'histoire. L'histoire logique reste ignorante du sens et évite de s'aventurer sur le terrain glissant de la direction et de la signification générale.

Selon McKeon, deux types distincts de liberté sont envisageables au sein d'une conception causale de l'histoire. Le sens donné à la liberté dépend des éléments qui y sont jugés capitaux.

La méthode logique (...) tend à trouver l'explication des actions humaines dans des lois d'opération et de réaction, et la liberté émerge, premièrement, dans le pouvoir des causes internes de résister à l'influence des causes externes, ou dans la contingence des circonstances dans lesquelles l'homme agit et, deuxièmement, dans la connaissance des causes et des probabilités, qui devient une cause interne employée pour résister à la force de la superstition, de la peur et de l'oppression; et l'histoire tend à devenir la saisie des opérations réalisées par ces causes internes dans des événements passés.¹¹²

Prenons la peine de nous attarder à cet extrait pour en saisir la portée exacte. Entre autres choses, il est indiqué que ce qui constitue le but de l'histoire logique est de rendre compte de la part de liberté (les opérations réalisées par les causes internes) en jeu dans l'accomplissement de l'événement. Il s'agit maintenant de dégager les deux manières de se représenter la liberté que distingue McKeon. Considérons d'abord le second type de liberté qui est clairement exprimé dans la conception de l'histoire de Buckle, telle que nous l'avons esquissée au chapitre précédent. Pour l'historien anglais, l'adoption par certaines civilisations de la science et de la raison comme guides a pour conséquence un progrès constant à tous les niveaux : scientifique, artistique, moral, juridique, etc. Comme chez Tolstoï, il existe des lois du mouvement historique qu'il s'agit de découvrir par notre entendement.¹¹³ La différence flagrante est que pour Tolstoï, la condition humaine est toujours égale et constante, alors que pour Buckle, les pouvoirs de l'homme sont illimités et progressifs. « Ce qui caractérise la marche de la civilisation

¹¹² McKeon, *Freedom and History*, p. 58.

¹¹³ Buckle, *Histoire de la...*, p. 62.

de l'Europe, c'est l'influence décroissante des lois physiques et l'influence croissante des lois mentales. »¹¹⁴ Grâce à la science, l'homme acquiert et augmente son empire sur lui-même et sur les forces de la nature, ce qui lui confère cette possibilité toujours accrue de se procurer sécurité et bonheur. Pour Buckle, les preuves concrètes de ce progrès sont l'accroissement constant de la durée moyenne de la vie et l'amointrissement des dangers inévitables.¹¹⁵ La rationalité se présente alors comme une sortie graduelle hors de l'ignorance. L'explication est opposée à la superstition dont les fondements sont la crainte et l'impuissance. Les hommes sont guidés soit par l'imagination, soit par la raison. Par exemple, les peuples des Antilles vivent sous l'influence de la superstition, car nous y trouvons une quantité plus importante de phénomènes propres à exciter l'imagination.¹¹⁶ Dans cette perspective, la liberté est proportionnelle au niveau de connaissance. C'est la science (et non pas la sagesse) qui nous libère graduellement du déterminisme externe.¹¹⁷ Pour Buckle, le savoir se présente comme une émancipation qui se manifeste dans le progrès de civilisations qui surpassent leurs opinions erronées. Par notre compréhension des lois mentales et physiques qui gouvernent le monde, nous parvenons à une maîtrise toujours croissante de notre destinée. La liberté se présente vraiment comme une résistance à la force de la superstition, de la peur, et de l'oppression.

Chez Tolstoï, la liberté est envisagée d'une toute autre manière et correspond davantage à la première définition de McKeon, c'est-à-dire au pouvoir des causes internes de résister à l'influence des causes externes, ou à la contingence des circonstances dans lesquelles l'homme agit. Qu'est-ce à dire? En premier lieu, il est douteux de voir dans la théorie de Tolstoï une liberté interprétée comme capacité de résister au déterminisme externe, car les hommes sont des jouets face aux lois de l'histoire et à la trame ultime qui les dépassent. En second lieu, il faut voir que « la contingence des circonstances dans lesquelles l'homme agit » peut être interprétée de deux manières distinctes. Tout

¹¹⁴ Buckle, *Histoire de la...*, p. 177.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 173.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 152.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 65.

d'abord, la contingence peut apparaître dans le cas précis où les possibilités s'avèrent indifférentes, également réalisables et envisageables. Cette indifférence pourrait se retrouver, par exemple, dans le choix d'un individu d'emprunter le chemin le plus court ou le plus long. Pour Tolstoï, un tel choix peut effectivement s'avérer libre de toute contrainte dans la mesure où il n'affecte aucunement la vie de ses semblables. Ensuite, toujours dans le registre de la contingence, cette dernière peut être identifiée à la liberté des individus. Même si elle incarne alors ce qui échappe à l'ordre rationnel, la contingence n'en représente pas moins ce que nous illustrons par nos lois, ce en quoi elle complète ainsi le déterminisme. Lorsque nous appréhendons scientifiquement l'histoire, nous devons poser au départ un déterminisme quasi intégral, et ce malgré notre certitude que tout ce qui se réalise se produit suivant un certain mélange de liberté et de nécessité. « Dans la science expérimentale, ce qui est connu est dénommé lois de la nécessité, ce qui est inconnu est dit force vitale. La force vitale n'est que le nom du résidu inconnu de ce que nous savons de l'essence de la vie. »¹¹⁸ C'est seulement une fois la part de contingence réduite à un « résidu inconnu » que la science historique devient possible. La liberté ne peut participer directement à l'explication. Elle forme l'horizon, la visée de la recherche. Elle est notre préoccupation véritable et ce que nous tentons finalement d'éclaircir. Hors de tout doute, nous devons classer Tolstoï dans la catégorie des penseurs pour qui la liberté équivaut à la contingence des circonstances dans lesquelles l'homme agit. Dans cet univers de recherche, où la place de la liberté est clarifiée, l'histoire se limite à son rôle de savoir. Elle ne cherche pas à être un pouvoir comme chez Buckle.

Bien que Tolstoï et Buckle puissent être rangés dans la catégorie des penseurs qui interprètent logiquement l'histoire, nous observons des différences majeures entre leurs conceptions de l'histoire et de la liberté. Certes, ils sont tous deux les défenseurs de la régularité et de la constance au sein de l'histoire. Cependant, dans une perspective tolstoïenne, nous ne parvenons à la scientificité qu'en posant en principe que l'histoire est essentiellement la même au fil du temps qui passe. Si, au contraire, nous prenons

¹¹⁸ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 744.

pour acquis, comme chez Buckle, le progrès de certaines civilisations, nous affirmons du même souffle l'évolution de l'histoire. Cette évolution, dont le fondement est douteux, laisse croire que l'histoire change et qu'en ce sens, le passé n'est pas garant de l'avenir. Pour Tolstoï, il faut absolument concevoir l'histoire comme étant uniforme. Dans cet esprit, il est absurde de prétendre à la libération graduelle de l'homme par rapport au déterminisme externe. Cette hérésie est non seulement le fruit d'une opinion qui n'a aucun fondement rationnel, mais également le résultat d'une attitude qui va totalement à l'encontre d'un véritable esprit scientifique. Tolstoï croit que les sciences sont susceptibles de se développer. Malgré l'accumulation observable des résultats positifs, il n'est aucunement question de conclure précipitamment à un progrès de l'humanité ou à une amélioration qualitative du sort et de la moralité des êtres humains. Chez Buckle, les pouvoirs de l'homme augmentent historiquement, alors que chez Tolstoï, il faut poser, pour des questions d'efficacité et de méthode, l'absence de pouvoir. Parce qu'il soutient, à des fins heuristiques, l'absence de liberté en histoire, Tolstoï ne peut s'accorder avec la thèse de l'émancipation progressive rendue possible grâce aux ressources de la raison. Pour lui, mettre de côté la liberté et le pouvoir en histoire s'avère aussi fondamental pour progresser qu'en physique le fait de délaisser le modèle cosmologique géocentrique. Nous éprouvons notre liberté comme nous éprouvons l'immobilisme de la planète, mais nous n'avons d'autre choix que de nier ces hypothèses qui détruisent toute possibilité de parvenir à des connaissances certaines et que, par ailleurs, plusieurs lois contredisent.¹¹⁹

¹¹⁹ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 746.

c) Le rapport entre les hommes

Les actions des hommes sont le produit d'une part de liberté et d'une part de nécessité. Cependant, pour faire de l'histoire une science, il importe de se représenter l'activité des hommes et des sociétés comme le produit d'un déterminisme hypothétiquement intégral. Pour conclure la présentation de la conception générale de l'histoire de Tolstoï, il importe de montrer comment ce dernier envisage l'activité collective, car elle occupe une place importante dans le système tolstoïen. En effet, avec la continuité absolue du mouvement dans le temps (ce qui signifie que l'événement ne renferme jamais en lui-même toutes les conditions de son avènement et qu'il faille remonter le passé à l'infini pour accéder aux raisons de sa réalisation), la participation de **tous** les hommes est une condition de la réalisation de l'événement. « Pourquoi se produit une guerre ou une révolution? Nous ne le savons pas; nous savons seulement que pour que l'une ou l'autre s'accomplisse, les hommes se groupent, s'organisent et tous participent à l'action; c'est ainsi parce que c'est impensable autrement, parce que c'est une loi. »¹²⁰ Les hommes ne se regroupent pas aléatoirement. Au contraire, ils respectent toujours un certain arrangement. L'armée est structurée conformément à cet ordre et offre une incarnation adéquate de ce qui se passe dans toutes les sphères de la société. En bref, les hommes s'organisent toujours dans une structure hiérarchique de forme pyramidale. Au sommet se trouve le chef suprême dont la fonction se résume au commandement. À la base, donc à l'extrême opposé, nous trouvons les hommes dont l'activité est entièrement tournée vers les travaux pratiques. Ils ne font qu'exécuter les ordres. Selon Tolstoï, les hommes se trouvant à la base de la pyramide participent plus directement à la réalisation de l'événement. Comme nous l'avions noté précédemment, seule l'activité individuelle et inconsciente participe directement à la marche de l'histoire. L'activité des dirigeants est tournée vers le commandement et la justification de ce qui est entrepris collectivement. Ainsi, l'évêque ordonne à ses ouailles de lui construire une cathédrale. Or, il a beau commander, le monument ne sera érigé qu'à condition de voir tous les hommes participer à ce projet monumental. Les hommes ne participent que si le projet a une

¹²⁰ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 729.

signification qui les touche directement et personnellement. Pour Tolstoï, le vrai matériau à partir duquel l'histoire peut être faite est la vie des hommes et des femmes ordinaires.

Enfin, contrairement à la croyance populaire, les chefs n'ont pas, aux yeux de l'histoire, plus de pouvoir que les fantassins. Au contraire, ils ont moins de liberté que leurs subalternes. La liberté absolue est pensable hors des causes, hors du temps et hors de l'espace. Ainsi, l'activité humaine la plus libre est celle qui est la plus indépendante des autres destins singuliers. « Mais quand il est impliqué dans des relations avec les autres, il n'est plus libre, il fait partie d'un courant inexorable. »¹²¹ En ce sens, une partie de pêche à la ligne est un acte plus libre qu'une bataille navale. Tolstoï affirme sans hésitation que le pouvoir du général est moins important historiquement que celui du fantassin. C'est que le premier est lié plus directement aux destins des autres hommes, alors que le dernier est plus indépendant. Bien entendu, nous pouvons observer, au cours de l'histoire, plusieurs manifestations du pouvoir en tant que phénomènes circonscrits. À titre d'exemple, Napoléon commande et son armée le suit. Bien que des manifestations du pouvoir puissent être ainsi observées, cela ne signifie pas pour autant que l'ordre et le commandement puissent être considérés comme les causes de ce qui s'est déroulé. Lorsqu'un événement survient, des chefs commandent et des masses obéissent. Il existe donc une certaine dépendance déterminée entre le chef et les sujets, ainsi qu'entre le pouvoir et l'événement. Le lien réel unissant ces éléments dont la corrélation est observable empiriquement demeure cependant théoriquement indémontrable.¹²² Nous ne pouvons donc pas conclure que l'un est la cause l'autre.

¹²¹ Berlin, « The Hedgehog and... », p. 44.

¹²² Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 727.

Nous résumerons ce chapitre en faisant référence à des extraits de la définition donnée au terme « histoire » dans le *Dictionnaire de la philosophie Larousse*. « Dans *La Guerre et la Paix*, Tolstoï montre Koutouzov refusant de prendre aucune initiative individuelle, laissant agir l'ensemble des lois sociales et humaines dont nous sommes les jouets. »¹²³ Koutouzov est l'instrument qui permet à l'auteur d'exposer une conception sociologique de l'histoire. Selon Tolstoï, l'historien découvre des lois qui dépassent les volontés individuelles. En face d'eux, les chroniqueurs qui mettent l'accent sur le pouvoir et l'initiative individuelle font figure de mythomanes. Y aurait-il alors deux sortes d'histoires : celle qui explique les événements à l'aide de lois et celle qui met en évidence les choix et les combats personnels? Si tel était le cas, nous dirions que c'est la première qui est la plus crédible. Malheureusement, la réalité n'est pas si simple. En effet, plusieurs critères différents viennent orienter l'importance accordée aux lois et à la liberté dans la recherche. Entre autres, nous savons que l'échelle d'observation détermine la structure et les modalités de l'explication. Il en va de même de l'importance accordée à ce qui s'est déroulé. Comment arriver justement à discriminer ce qui est pertinent de ce qui est insignifiant? En ce sens, le choix par l'historien d'un épisode du passé relève de critères subjectifs. De même, nous ne pouvons ignorer totalement l'impact de ces critères sur la façon de traiter l'événement. Malheureusement, Tolstoï oublie de tenir compte de ces considérations subjectives. Dans la pratique, voici comment peut se manifester cet aspect. Prenons un historien communiste. En raison de ses préjugés, il « négligera l'importance de la révolution bourgeoise de 1789 et s'étendra longuement sur le rôle de Robespierre ». ¹²⁴ Cet exemple nous rappelle que notre compréhension du passé est toujours fonction d'une conception de ce qui se passe vraiment dans l'histoire. Ainsi, quand un phénomène est jugé important, l'explication qui nous en est donnée est rationnelle et cherche à exposer son inéluctabilité. À l'opposé, la solution au problème de la réalisation d'un événement jugé moins fondamental est orientée du côté de l'activité des protagonistes. Si nous allons au bout de ce raisonnement, nous trouvons que mettre l'emphase sur l'initiative

¹²³ Didier Julia (dir.), *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse, 1984, p. 123.

¹²⁴ *Ibid.*

individuelle équivaut à admettre implicitement que l'occurrence de l'événement relève principalement de circonstances accidentelles.

Troisième partie : La science historique de Tolstoï

Selon Tolstoï, une véritable science historique doit être fondée philosophiquement sur une représentation générale adéquate. Pour terminer notre étude de la pensée de Tolstoï, nous montrerons comment se traduit pratiquement la quête de connaissances en histoire. Comment l'historien parvient-il à expliquer rationnellement et sur quoi va-t-il se pencher précisément? Voilà les questions qui nous occuperont dans ce dernier chapitre, plus court que les précédents, en raison du fait que l'auteur ne développe pas beaucoup le sujet. Il ne donne pas non plus d'exemples concrets de l'application de la démarche proposée qui serviraient de modèle ou d'illustration. S'il y a chez Tolstoï un protocole à respecter pour parvenir à des explications valables, il faudra le construire à l'aide d'allusions succinctes. En effet, en plus de demeurer abstraites, les recommandations pratiques ne sont pas synthétisées. Nous allons procéder à un rassemblement cohérent des extraits et des passages pertinents où Tolstoï se commet légèrement. Le tableau que nous proposons de dresser risque de demeurer imprécis. Cette imprécision est inévitable étant donné l'écart majeur entre la complexité du sujet abordé et la tendance de l'auteur à simplifier. Les justifications et les précisions sont souvent absentes et font sensiblement défaut relativement à certains aspects dont le traitement demeure lacunaire. Le bénéfice principal de cette section sera de présenter quels sont, selon Tolstoï, les éléments adéquats qui doivent permettre de rendre compte du changement des sociétés, c'est-à-dire les variables que l'historien devra utiliser, manier et traiter une fois établis les faits généraux propres à l'histoire en général.

a) Une science expérimentale

Tolstoï parle de l'histoire comme d'une science expérimentale et il convient de préciser le sens de cette remarque. Il est clair que l'histoire n'est pas une science expérimentale

dans le sens que nous donnons généralement à cette expression. Normalement, nous usons de cette formule pour faire référence à des domaines d'étude qui parviennent pratiquement à faire la vérification d'hypothèses lors d'expériences contrôlées pouvant être reproduites. L'histoire ne peut être rangée dans cette catégorie de savoirs dans la mesure où les événements passés ne peuvent être reproduits à volonté. Les objets de l'histoire se trouvent fixés derrière nous. La question de savoir, par exemple, ce qui se serait produit si Trotski, plutôt que Staline, avait succédé à Lénine à la tête du Parti bolchévique appartient à la fiction. Loin d'être rationnel, ce genre de questionnement, qui éloigne de la réalité, est plutôt le symptôme d'une imagination débordante. En histoire, les paramètres et les circonstances qui président à la réalisation d'un phénomène historique ne peuvent être volontairement modifiés. Par exemple, nous ne pouvons retirer de la réalité empirique la présence des chefs de clan pour vérifier si les conflits armés se poursuivent malgré tout. En quoi l'histoire peut-elle alors être conçue comme une science expérimentale? Pour saisir cette conception, il faut intégrer une dimension temporelle à la discussion. Les sciences naturelles font des prédictions qui prennent appui sur des lois empiriques. De même, une analyse logique de l'histoire doit soutenir une prévisibilité relative de ce qui surviendra dans l'avenir. L'histoire scientifique fait sienne l'idée que la connaissance de rapports nécessaires rend possible des prédictions justes.

Même si Tolstoï admet la prévisibilité de phénomènes grâce à la connaissance de certaines lois de l'histoire, cela ne nous indique pas précisément en quoi l'histoire serait selon lui une science expérimentale. Ce caractère est lié au fait que tout ce qui se déroule dans l'histoire ne peut être représenté que comme un certain dosage de liberté et de nécessité. À cet effet, l'auteur écrit que la cause de l'événement se trouve dans la conjonction de l'ordre moral (ou autrement dit du pouvoir) et de l'ordre physique (correspondant à l'activité des gens qui obéissent à des impératifs externes).¹²⁵ L'adjectif « physique » est utilisé pour exprimer le versant ordonné et contraignant qui permet à l'historien de progresser sur le chemin de la compréhension. Cet adjectif

¹²⁵ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 728.

exprime la constance et la régularité qui émergent de l'enquête historique. D'ailleurs, l'approche logique ou causale, telle que développée, bien que de manière différente, par Tolstoï et Buckle, impose une vision naturaliste de l'histoire. Dans ce contexte, le destin des hommes ne se démarque pas foncièrement de celui de l'univers de la nature. Nous avons déjà affirmé que, selon Tolstoï, le fait que l'histoire soit confrontée à une réalité où liberté et nécessité sont toutes deux présentes lui conférerait un certain avantage. Si Tolstoï parle de l'histoire comme d'une science expérimentale, nous croyons que c'est dans la mesure où c'est l'expérience vécue qui nous renseigne vraiment. Nous allons illustrer ce propos à l'aide d'un exemple.

Un individu se trouve dans une salle d'attente fermée où règne une chaleur accablante. Un préposé à l'accueil offre à cet individu, étant donné le long délai d'attente, le choix entre une bouteille d'eau froide et un café filtre. Disons que nous répétons cette expérience à plusieurs reprises, à la différence que nous faisons varier la température ambiante. Nous procédons ensuite à une analyse statistique des résultats obtenus. Il est fort à parier que plus la température sera élevée, plus les gens seront portés à demander une bouteille d'eau fraîche. Nous croyons que cet exemple illustre bien le propos de Tolstoï. Pour l'individu, la décision de choisir l'eau ou le café apparaît toujours comme le fruit d'une décision entièrement libre. De son point de vue, tout semble reposer sur la liberté de sélectionner l'une ou l'autre des options offertes. Cette impression de liberté permet à l'être humain de mener une existence sensée. « Car sans cette idée de la liberté non seulement il ne comprendrait pas la vie, mais il ne pourrait pas vivre un seul instant. »¹²⁶ Cependant, l'expérience nous indique totalement le contraire, c'est-à-dire que les décisions de l'homme sont toujours déterminées par diverses circonstances. L'homme croit à la liberté dont il est conscient, mais l'expérience lui rappelle que d'autres facteurs conditionnent ses choix. « Une série d'expériences et de raisonnements montre à tout homme qu'en tant qu'objet d'observation, il est soumis à certaines lois (...). »¹²⁷ Bien que l'illustration employée intéresse davantage la psychologie que

¹²⁶ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 731.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 730.

l'histoire, elle n'en confirme pas moins le fait qu'il y a un sens à soutenir que l'histoire est une science expérimentale, dans la mesure où, aux yeux de Tolstoï, elle est le lieu où sont confirmées et démontrées empiriquement les lois qui gouvernent l'évolution de nos sociétés. Hors de tout doute, chaque étude historique particulière prouve que l'être humain est déterminé par des facteurs extérieurs.

b) L'abandon des causes

Pour faire de l'histoire une science, Tolstoï indique qu'il faut faire *comme si* l'homme était déterminé et que la liberté dont il est conscient était réduite à un résidu négligeable. Si cette dernière remarque est parfaitement en accord avec l'ensemble de la théorie, il est cependant moins aisé de comprendre pourquoi Tolstoï nie l'accès aux causes de l'événement. « Ce n'est qu'en limitant infiniment cette liberté (...) que nous nous convainçons que les causes nous sont complètement inaccessibles, et alors au lieu de rechercher les causes, l'histoire aura pour tâche de rechercher des lois. »¹²⁸ Le rapport entre cette limitation de la liberté à des fins heuristiques et le constat de l'impossible accès aux causes n'est pas clairement démontré dans *La Guerre et la Paix*. *A priori*, il semble que la limitation de la liberté laisse apparaître les causes dans leur extrême multiplicité et que c'est cette extrême multiplicité qui nous les rend inaccessibles. Nous avons déjà souligné l'inaccessibilité inhérente des causes de l'événement, ainsi que l'impossibilité pour notre entendement d'en démêler, d'en rassembler et d'en décortiquer toutes les composantes. Les réseaux causaux et l'enchevêtrement liant la myriade d'éléments qui déterminent l'événement sont à ce point complexes qu'il est impossible de s'y retrouver et de se représenter de manière exhaustive ce capharnaüm. Les choix individuels, c'est-à-dire les particules infimes qui provoquent réellement les

¹²⁸ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 745.

événements, ne peuvent être tous identifiés et insérés dans des tableaux cohérents illustrant l'ensemble des relations entre les aspirations individuelles déterminantes et leurs conséquences directes. En ce sens, il est compréhensible de vouloir laisser les causes de côté. Mais ce n'est pas tout.

Nous avons noté plus tôt que la cause de l'événement se trouvait uniquement dans la conjonction de la liberté et de la nécessité.¹²⁹ Or, discerner et départager exactement ces composantes est impossible. C'est pourquoi, lorsque nous pratiquons l'histoire, la liberté, qui est notre visée ultime, est mise de côté, bien qu'elle soit ce que nous cherchons à exprimer par le biais de notre connaissance de ce qui détermine et contraint les actions humaines. Dans la pratique, l'explication comme telle ne peut s'exprimer qu'en termes de déterminants. Puisque nous nous privons volontairement d'une moitié de l'équation qui cause effectivement l'événement (c'est-à-dire la liberté ou le pouvoir), nous n'avons d'autre choix que de nous tourner du côté des lois. Voilà pourquoi Tolstoï affirme que la notion de cause est inapplicable aux phénomènes qu'examine l'historien.¹³⁰ Quelle différence y a-t-il entre une cause et une loi? Y a-t-il vraiment une différence et une démarcation aussi nette entre ces deux concepts? Par définition, la loi est universelle. Elle est stricte, s'applique à tous les cas et ne tolère aucune exception. La notion de cause permet quant à elle davantage de nuances, car il existe une différence importante entre condition nécessaire et condition suffisante. Des philosophes ont d'ailleurs déjà avancé que l'incertitude propre aux conclusions auxquelles parvenait l'histoire, comparativement aux sciences naturelles, s'expliquait par le fait qu'elle était confinée à recourir uniquement à des conditions nécessaires et jamais à des conditions suffisantes. Or, ce n'est pas de cette manière que l'entend Tolstoï. Pour lui, l'abandon de l'étude des causes au profit de la recherche des lois est un passage obligé pour parvenir à la scientificité. Cette révolution a déjà été réalisée en physique et il suffit pour l'histoire de suivre la voie tracée par Newton. En effet, plutôt que de rechercher les origines

¹²⁹ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 728.

¹³⁰ *Ibid.*

fondamentales des mouvements observables, il faut trouver et montrer les propriétés communes à tous les corps.

« Quand Newton énonça la loi de gravitation, il ne dit pas que le soleil ou la terre avait la propriété d'attirer; il dit que tout se passait comme si tous les corps, des plus grands aux plus petits, avaient la propriété de s'attirer l'un l'autre, c'est-à-dire que, laissant de côté la question de la cause du mouvement des corps, il formula la propriété commune à tous les corps depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit. Les sciences naturelles elles aussi, abandonnant le problème des causes, recherchent les lois. (...) Et si l'histoire a pour objet d'étude le mouvement des peuples et de l'humanité et non pas des épisodes de la vie des hommes, elle doit, en écartant la notion de cause, rechercher les lois communes à tous les éléments de liberté infiniment petits, égaux et indissolublement liés entre eux. »¹³¹

Tolstoï comprend le concept de cause comme étant totalement étranger à celui de loi. L'histoire qui recherche des causes est vouée à l'échec, car les problèmes et les questions qu'elle pose ne peuvent être résolus. Elle ouvre des débats qu'elle est ensuite impuissante à clore. Cette impossibilité relève de la nature de l'histoire qui est un mélange de contingence et de nécessité. Le concept de cause est néfaste en histoire, car il fige et fragmente illégitimement une réalité dynamique et homogène. En procédant de manière causale, l'historien dénature ses recherches. Seule la loi permet de développer des explications authentiques. L'historien doit changer d'attitude. Plutôt que de chercher pourquoi les choses surviennent, il doit montrer comment se réalisent les phénomènes historiques. Par exemple, il ne doit plus se demander pourquoi la Révolution française a eu lieu, car aucune réponse satisfaisante ne peut être trouvée. Par contre, il peut chercher à découvrir comment une révolution voit le jour et quelle dynamique précise cet événement implique. La tâche de l'historien consiste alors à dégager les propriétés communes à toutes les révolutions politiques. Ses découvertes lui permettent de savoir ce qu'est et ce qu'implique une révolution. L'historien doit être en mesure de se faire des définitions et des descriptions suffisamment précises des concepts employés pour parvenir à classer et à discriminer les phénomènes avec le plus d'exactitude possible.

¹³¹ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 745.

C'est ainsi que peut être envisagée la connaissance de l'histoire. La position de Tolstoï ici se révèle assez singulière, autant par l'appropriation du concept de loi (que les sciences humaines répugnent souvent à s'approprier) que par le caractère foncièrement sociologique de la démarche proposée.

c) La différentielle de l'histoire

L'un des problèmes majeurs auxquels l'histoire est confrontée réside dans cette difficulté propre à l'esprit humain de se représenter un mouvement continu. La fragmentation du mouvement continu en unités discontinues viole littéralement l'une des deux conditions essentielles de tout ce qui se réalise historiquement. Selon Tolstoï, la découverte du calcul différentiel par les mathématiques représente l'unique solution à cet épineux problème. La condition de la continuité du temps peut être respectée grâce à l'étude de quantités infiniment petites.

« En introduisant dans l'examen des questions relatives au mouvement des grandeurs infinitésimales, ce qui rétablit la condition essentielle du mouvement (son absolue continuité), cette nouvelle branche des mathématiques corrige l'erreur inévitable que l'esprit humain ne peut s'empêcher de commettre, de substituer au mouvement continu des unités discontinues. »¹³²

Le modèle explicatif développé par Tolstoï est fortement influencé par les mathématiques. Malheureusement, l'exposé de cette méthode et de ses bases demeure nébuleux. La citation suivante l'illustre bien : « Ce n'est qu'en admettant une unité infiniment petite et sa progression ascendante jusqu'à un dixième et en faisant la somme

¹³² Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 269.

de cette progression géométrique que nous obtiendrons la solution du problème. »¹³³ En quoi consistent ces fameuses unités infiniment petites? Ces éléments fondamentaux résident dans les décisions libres et les aspirations individuelles, ce qui pose problème, dans la mesure où ces éléments paraissent à première vue difficilement quantifiables. Quelques extraits tendent à confirmer l'hypothèse avancée suivant laquelle l'histoire est composée de choix personnels. « Ce mouvement qui est la somme d'un nombre incalculable de décisions individuelles, libres, s'accomplit de façon continue. »¹³⁴ Et plus loin : « Et la Révolution et Napoléon ont été le produit de la somme de volontés humaines libres et c'est la somme uniquement de ces volontés qui les a soutenus, puis supprimés. »¹³⁵ Les décisions libres inconscientes du sens de l'histoire ne sont pas, contrairement à ce que nous pourrions penser étant donné leur caractère « individuel », indépendantes et étrangères les une aux autres. En effet, les éléments de liberté sont infiniment petits, égaux et indissolublement liés entre eux.¹³⁶ Dans une analyse logique de l'histoire, tous les éléments qui composent la réalité sont inévitablement liés entre eux, à un certain degré. Aux yeux de Tolstoï, tout comme pour les micro-historiens, toutes les aspirations sont pertinentes et intéressantes. La différence est que Tolstoï met l'emphase sur le caractère commun de ces aspirations, alors que les micro-historiens ignorent la différence entre l'exceptionnel et le normal. Les comportements marginaux n'intéressent que ces derniers. Chez Tolstoï, il faut absolument que certains projets inspirent et touchent **tous** les hommes d'une époque, bien que de manière différente, sinon l'événement ne se réalise pas. Rappelons que l'événement ne se produit que si tous les hommes s'unissent et participent volontairement. En ce sens, les croisades demeurent foncièrement un mythe, car les hommes et les femmes ordinaires ne se plient pas à la volonté des monarques et des pontifes. En effet, ils ne virent jamais l'intérêt de se déplacer à l'autre bout du monde pour l'honneur de la chrétienté. Cet autre extrait confirme le caractère commun des aspirations qui nous intéressent : « Ce n'est qu'en prenant pour objet de nos investigations une unité infinitésimale, (...) c'est-

¹³³ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 268.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 269.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 270.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 745.

à-dire les tendances, les aspirations communes des hommes, et en apprenant à l'intégrer, (...) c'est alors seulement que nous pourrions espérer connaître les lois de l'histoire. »¹³⁷

Nous remarquons que dans une perspective tolstoïenne, le mouvement continu de l'histoire ne sera compréhensible qu'à la lumière d'éléments infiniment petits et apparemment négligeables. Nous trouvons ces particules élémentaires dans les rêves, les espoirs et les projets des hommes. Or, pour Tolstoï, les aspirations d'un homme marginal ne sont pas pertinentes aux yeux de l'historien. Il faut que la tendance observée dans le cheminement de la vie d'un individu soit partagée par ses semblables. Les buts particuliers, voire marginaux, participent aussi à l'histoire, mais ils ne peuvent nous servir à comprendre le mouvement des peuples. Les aspirations ne sont pertinentes historiquement que dans la mesure où elles sont communes. L'objet de notre recherche est ce qui pousse, ce qui habite tous les hommes d'une époque. L'histoire est le fruit des actions et des choix de tous. Pour la comprendre, il faut tenir compte des motivations partagées. Le processus de dérivation consiste à tenir compte d'un nombre suffisamment élevé d'individus pour se convaincre que l'échantillon est représentatif de la totalité d'un groupe, d'une communauté, d'une nation. Toutefois, la manière dont cette procédure doit se traduire pratiquement n'est pas explicite. Nous sommes parvenus à la limite des enseignements de Tolstoï sans avoir résolu toutes les énigmes. L'une des questions qui reste ouverte est celle de savoir quel rapport peut exister entre les aspirations communes des hommes et les lois de l'histoire.

¹³⁷ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 269.

d) Mais quelles lois?

Si trouver des aspirations communes à tous les hommes apparaît difficile et incertain, il est encore plus malaisé de penser le rapport entre les espoirs et les desseins communs aux hommes et les lois qui rendent compte de leurs actions et de leurs comportements. Quelles sont les lois qui nous permettent de progresser dans notre compréhension de l'histoire? « Ainsi la force en elle-même inconcevable de la liberté (...) ne nous est compréhensible que dans la mesure où nous connaissons les lois de la nécessité dont elle relève (depuis le fait que l'homme est mortel jusqu'aux lois les plus complexes de l'économie et de l'histoire). »¹³⁸ D'après cet extrait, toutes les lois sont pertinentes et susceptibles d'être intégrées à une recherche historique. Tolstoï aboutit donc à une conception proche du modèle annaliste de la première génération qui voulait faire de l'histoire le banc d'essai des théories développées au sein des disciplines connexes.

L'historien veut expliquer pourquoi les choses se déroulent d'une certaine manière et non pas autrement. Il cherche aussi à montrer ce qui se passe vraiment. La question à laquelle il doit répondre est la suivante : En quoi les aspirations que les hommes ont en partage sont-elles conformes aux diverses lois qui régissent le monde? Nous savons que toutes les aspirations des hommes, tous leurs élans vers la vie, n'ont pour fin qu'une plus grande liberté.¹³⁹ C'est pourquoi les hommes se marient, travaillent, chantent, font la guerre, migrent, etc. Mais ce que l'historien veut démontrer, c'est que ces actions se font suivant certaines règles. À titre d'exemple, les hommes s'organisent toujours suivant une hiérarchie précise. L'histoire devient scientifique en démontrant que des actions humaines, prises dans certains contextes particuliers, se réalisent suivant des lois précises.

¹³⁸ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 743.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 731.

« Depuis qu'on a pour la première fois dit et démontré que le nombre des naissances et des crimes obéit à des lois mathématiques, que certaines conditions géographiques et politico-économiques déterminent telle ou telle forme de gouvernement, que l'existence de certains rapports entre les populations et les terres qu'elles occupent entraîne leur migration, depuis ce jour, les bases sur lesquelles s'édifiait l'histoire se sont écroulées. »¹⁴⁰

À la lumière de cette citation, il apparaît que les lois rendront compte non seulement de l'action des individus, mais également du développement des sociétés. De plus, les lois qui intéressent et concernent l'historien sont essentiellement statistiques et mettent en cause des données quantifiables. Par exemple, nous pouvons trouver que le nombre de mariage est directement relatif au prix du blé. Cela ne veut pas dire pour autant que tous les hommes prendront épouse si le prix du blé est élevé. Cela signifie uniquement que les chances qu'une personne se marie augmentent en proportion de la hausse du prix de vente de la céréale. Cette loi nous permet de comprendre l'évolution des unions qui sont par essence à la fois libres et contraintes. L'explication, pour sa part, est toujours l'expression d'une contrainte allant à l'encontre de la liberté. Ces remarques tendent à démontrer que la science historique de Tolstoï se rapproche sensiblement du modèle explicatif développé par l'École des *Annales*. Dans la conclusion, nous établirons plus précisément dans quelle mesure.

¹⁴⁰ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 746.

Conclusion

Nous voici au terme de notre enquête, alors que certains points restent en suspens. Si notre analyse de la pensée de Tolstoï n'a pas résolu tous les problèmes soulevés, elle n'en constitue pas moins une contribution à la compréhension d'une philosophie relativement inexplorée. Le philosophe intéressé à saisir l'essence du propos présenté par Tolstoï dans *La Guerre et la Paix* risque d'entrer en désaccord avec certaines de nos pistes d'interprétation et de solution. Quoi de plus normal que de voir les points de vue diverger lorsque nous faisons face à une pensée complexe, paradoxale et confuse? Le chemin à parcourir avant de parvenir à une connaissance suffisante et adéquate de la pensée de Tolstoï est encore long. En plus de l'état limité de la bibliographie relative à notre sujet d'étude, il aura fallu composer avec une philosophie de l'histoire pour le moins bigarrée. La philosophie tolstoïenne de l'histoire tranche avec ce qui se fait normalement dans cette sphère de la pensée. C'est l'originalité qui fait d'abord l'intérêt de cette théorie. Mérite-t-elle toute l'attention que nous lui avons portée? Le lecteur de ce mémoire, attentif aux chapitres doctrinaux de *La Guerre et la Paix*, en jugera.

Malgré les questions qui restent en suspens concernant la théorie de Tolstoï, nous croyons avoir mis en évidence un nombre suffisant d'éléments pour en arriver à une conclusion intéressante et justifiée. Parmi les aspects qui demeurent incertains à ce jour : la nature exacte du rapport existant entre les lois qui nous gouvernent et les éléments infinitésimaux, libres et inconscients du sens de l'histoire, c'est-à-dire les aspirations communes et les tendances de la vie des hommes. Paradoxalement, ces deux versants de l'explication historique, qui sont difficilement conciliables, nous suggèrent de faire de Tolstoï, tantôt un promoteur de l'histoire sociale à la manière annaliste, tantôt un précurseur de la micro-histoire. Il vaut donc la peine de s'attarder quelques instants à clarifier ce point précis. Mais d'abord, il convient de rappeler le but principal de la présente recherche, qui est, en résumé, de montrer en quoi l'analyse de Tolstoï nous instruit sur l'intérêt, la pertinence et l'à-propos des revendications micro-historiennes.

En introduction, nous avons annoncé notre intérêt pour une philosophie de l'histoire originale et relativement peu connue. Cependant, le plongeon que nous avons effectué

dans l'univers tolstoïen était tout sauf désintéressé. Au contraire, le propos de l'auteur devait nous permettre de faire avancer le débat sur les modalités de l'explication en histoire. Plus précisément, l'étude de la pensée de Tolstoï devait rendre possible une critique constructive des réflexions contemporaines s'articulant autour de la notion d'échelle. Les historiens qui préconisent la courte durée semblent croire que la réduction de l'échelle d'observation (et donc également de la taille des objets) apporte des modifications profondes à la façon de procéder à des explications. Pour eux, les changements provoqués par ce renouveau impliquent une démarcation radicale par rapport à l'histoire sociologisante, que ce soit au niveau du fond (les phénomènes privilégiés et le type des preuves mises de l'avant) ou de la forme (les démarches empruntées et le genre de publication). Il importe de faire un examen approfondi de la question, car il n'est pas si certain que les histoires développées sur des durées différentes soient totalement étrangères. Il est fort à parier (du moins, s'il faut en croire Tolstoï et sa façon de concevoir la rationalité comme un processus unique et partout identique) que les niveaux micro- et macro-analytiques ont beaucoup en commun. D'ailleurs, le refrain de la nouveauté radicale du point de vue et des méthodes n'a-t-il pas été entonné avec la même conviction par les fondateurs de la célèbre revue française? Voyons quelles sont les prétentions communes d'hier et d'aujourd'hui.

a) L'attrait de la nouveauté

Dans l'article *Histoire et sciences sociales : les paradigmes des Annales*, Revel procède à la critique de certains présupposés annalistes. Le premier mythe auquel il s'attaque est celui de la prétendue unité du mouvement. En retraçant l'histoire de cette école de pensée, Revel montre qu'il existait des écarts profonds et des mutations majeures en ce qui a trait aux ambitions de ses adeptes. Il est étonnant de retourner aux origines du

mouvement, à l'époque de Febvre et de Marc Bloch, pour y retrouver des objectifs et des prétentions qu'ont actuellement les micro-historiens. Il ne servirait à rien d'expliquer en détail chacun des points communs. Nous nous contenterons donc d'une simple énumération. Les rapprochements sont frappants.

1) Aux origines, les historiens de l'École des *Annales* revendiquaient la concrétude contre le schématisme et la tentation de l'abstraction. Les micro-historiens portent de nos jours le même jugement sur l'approche annaliste considérée comme déconnectée de la réalité historique vécue. Les renaissances disciplinaires se déroulent au nom d'un empirisme et d'un réalisme.

2) L'histoire sociale refusait toute hiérarchie entre les disciplines et les diverses études particulières du fait social, alors que les micro-historiens affirment que leur approche ne jouit d'aucun privilège et que c'est le changement d'échelle, et non une échelle d'observation particulière, qui est profitable. Dans les deux cas, la modestie se joint à l'ouverture cognitive.

3) L'École des *Annales* se proposait de saisir dans le passé toute la série des combinaisons riches et diverses. La micro-histoire aussi fait de la réalité historique un réseau extrêmement complexe de liens divers à recréer. La difficulté remplace la simplicité et, dans les deux cas, la complexité est le mot d'ordre sous lequel se réalise l'enquête.

4) Si pour l'histoire sociale le meilleur des points de vue était celui qui permettait de confronter le plus grand nombre de phénomènes, la micro-histoire promet des avancées notoires lorsque seront intégrées et rassemblées autour d'un destin singulier le plus grand nombre possible de contextes interprétatifs. Les histoires doivent incorporer le plus d'éléments possible.

5) Selon Revel, les fondateurs des *Annales* adhéraient à l'idée de la complexité de l'histoire et étaient conscients de l'impossibilité de restituer la totalité du passé. De même, la résurrection intégrale du passé ne fait pas partie des objectifs des micro-historiens qui préfèrent s'investir dans les recoins et dans les interstices de ce passé.

6) Les annalistes, décidés à éradiquer les barrières disciplinaires séparant les sciences du social, voulaient faire de l'histoire le banc d'essai de toutes les théories élaborées hors d'elle. Comme chez les micro-historiens, nous observons que la tâche concrète et primordiale consiste à expérimenter localement. Au nom de la scientificité, l'histoire doit devenir expérimentale.

7) Enfin, l'histoire de longue durée voulait délaïsser les synthèses jugées trop harmonieuses pour faire place aux discontinuités inhérentes au passé. De manière quelque peu analogue, le cas individuel devient le lieu de l'inattendu et de l'incertitude au sein de la recherche. Dans les deux cas, les historiens réagissent face à l'état général des recherches jugées prévisibles et sclérosées.

Toutes ces similitudes portent à réflexion. Comment des approches foncièrement opposées peuvent-elles, à l'heure de l'émergence, revendiquer sensiblement les mêmes positions sur plusieurs enjeux? Cette constatation renforce l'idée exprimée plus tôt, à savoir que les approches micro- et macro-historiques ne sont pas foncièrement différentes. Si les prétentions initiales se recourent, alors nous pouvons difficilement envisager que le choix d'échelles d'observation distinctes commande des approches étrangères. Il paraît plus indiqué d'envisager la question du point de vue de la relative nouveauté des méthodes. Ce serait alors la fraîcheur des façons de faire qui donnerait l'impression à ses adeptes que l'histoire change radicalement et qu'elle remplit plus justement ses promesses. En ce sens, la quête de complexité, la volonté de devenir plus concrète, la tentation de l'expérimentation et l'ouverture à toutes les démarches scientifiques pourraient s'avérer être des prétentions classiques et proprement historiennes. Nous sommes confortés dans cette opinion par le fait que Tolstoï, qui appelle également à un renouvellement radical de la pratique de l'histoire, partage la majorité des revendications qui viennent d'être énumérées.

b) Tolstoï : micro ou macro?

En introduction, nous avons abordé la question de la ressemblance, à certains égards, entre la philosophie de Tolstoï et la micro-histoire. Nous reprendrons cet exercice comparatif, mais allons cette fois contraster davantage en mettant aussi en évidence des éléments qui vont en sens opposé. Cet effort nous permettra de faire un retour et de rassembler les éléments centraux qui ont été découverts et établis au cours du développement de notre réflexion. Tout d'abord, il convient de mentionner comme élément caractéristique l'intérêt pour les unités plus restreintes. Certains historiens justifient leur prédilection pour la courte durée en raison de sa capacité à révéler davantage et plus justement ce qui se passe dans l'histoire. En reproduisant et en intégrant le plus grand nombre possible de contextes dans lesquels l'homme a évolué, le micro-historien croit dresser un tableau à la fois riche, précis et représentatif de la réalité vécue. En plus de mettre en relief l'autonomie des sujets, les micro-historiens entendent rendre compte et illustrer plus efficacement le changement social. Ils insistent sur le fait que l'histoire sociale est démesurément générale, abstraite et simplifiée. Au fond, c'est la complexité des systèmes de contextes qui justifie chez eux la prétention à rendre davantage compte de ce qui est en train de se passer.¹⁴¹ Pour sa part, Tolstoï souligne que l'histoire peut être expliquée, à condition que nous nous tournions vers des unités minimales. Il affirme qu'en adoptant des unités de mouvement de plus en plus petites, nous nous approchons de la solution, mais sans jamais l'atteindre.¹⁴² Cette remarque est ambiguë car elle peut laisser croire que, d'un certain point de vue, l'approche micro-analytique est vaine, dans la mesure où les solutions sont inatteignables. Il est toutefois peu probable que Tolstoï l'entende ainsi, car il écrit que ce n'est qu'en prenant pour objet de nos investigations une unité infinitésimale et en apprenant à l'intégrer que nous pourrions espérer connaître les lois de l'histoire.¹⁴³

¹⁴¹ Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 20.

¹⁴² Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 268.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 269.

Le passage auquel il vient d'être fait référence, tiré de *La Guerre et la Paix*, met en évidence l'intérêt que représente pour l'historien l'étude des tendances et des aspirations communes à tous les hommes. S'il n'est pas fait directement allusion aux « aspirations » des hommes chez les micro-historiens, plusieurs extraits laissent penser que ces derniers visent une réalité similaire. Ainsi, Revel invoque la *capacité* de l'individu à *négoier* son propre parcours et son identité sociale.¹⁴⁴ Plus loin, il suggère de déplacer l'analyse sur les phénomènes de circulation, de négociation, d'appropriation à tous les niveaux.¹⁴⁵ Nous trouvons également des propos analogues du côté de Lepetit, pour qui l'une des raisons justifiant le rejet de l'histoire sociale par les micro-historiens se trouve dans l'absence d'autonomie des acteurs sociaux.¹⁴⁶ Loin d'être soumis, l'individu est créatif. C'est pourquoi il importe de déplacer l'analyse du côté des capacités interprétatives des acteurs.¹⁴⁷

Bien que l'autonomie et la créativité qui viennent d'être évoquées ressemblent fort à la réalité visée par Tolstoï lorsqu'il emploie le mot « pouvoir », un fossé semble séparer les représentations micro-historienne et tolstoïenne quant à ce qui doit être expliqué. Pour Tolstoï, les aspirations sont des éléments de liberté infimes qui, pris ensemble, incarnent l'essence de l'histoire et s'opposent concrètement aux déterminismes qui seuls doivent être exposés. Chez les micro-historiens, il est plutôt question de trouver le juste équilibre entre le nécessaire et le contingent. Fredrik Barth précise en ce sens que la micro-histoire se fonde sur le refus des déterminismes, mais ce sans tomber dans l'utopique toute-puissance des agents historiques. L'être qui choisit, qui prend une décision, le fait au sein d'une certaine marge de manœuvre précise et contrôlée.¹⁴⁸ Par exemple, l'accès à l'information est inégal au sein de la population et commande des stratégies

¹⁴⁴ Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 21.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 28.

¹⁴⁶ Lepetit, *De l'échelle...*, p. 79.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 80.

¹⁴⁸ Paul-André Rosental, « Construire la macro par le micro : Fredrik Barth et la microstoria » *Jeux d'échelle*, Paris, Seuil, 1996, p. 147.

différentes pour résoudre des problèmes donnés. L'individu est en ce sens représenté comme étant libre *dans une certaine mesure*.

Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paul Ricœur rejoint cette préoccupation de saisir la décision et l'action passées dans l'incertitude propre à la situation vécue. Pour ce faire, il faut investir le changement social, cette catégorie permettant le dépassement des représentations attachées aux couples antithétiques : stabilité-instabilité et continuité-discontinuité.¹⁴⁹ L'acteur qui prend une décision se trouve à mi-chemin entre la liberté et la nécessité. Le champ des possibles qui s'offre à lui est vaste sans être infini. L'homme dépend certes du tissu social dans lequel il baigne, mais il bénéficie aussi d'une considérable marge de manœuvre. Il assimile des convictions et des stratégies tout en rejetant des espérances et des tactiques. Il est à la fois véhicule et maillon. La culture et les valeurs ne font pas que s'imposer de l'extérieur. Au-delà de la contrainte, il y a l'utilisation stratégique des règles sociales qui « joue à la fois sur l'axe horizontal du vivre ensemble et sur l'axe vertical des échelles d'efficacité et de temporalisation (...). »¹⁵⁰ L'acteur du passé a été un créateur et un stratège. En ce sens, Revel écrit que tout est affaire de conflits, de négociations, de transactions provisoires, et que les stratégies personnelles ne sont pas instrumentales.¹⁵¹ À lire ces penseurs, il est clair que quelque chose de fondamental se passe du côté de l'individu, plus précisément au niveau de sa capacité de donner sens et d'interpréter.

Il convient de rappeler, au niveau des similitudes observables entre les conceptions tolstoïenne et micro-historienne, cette importance accordée à la personne. L'histoire réalisée à la manière de l'École des *Annales* culminait dans l'éclipse quasi totale de la personne au profit d'entités plus vastes. Il faut rappeler que l'histoire sociale a émergé en contestation du positivisme historique et des chroniques des exploits des héros. Tolstoï rejette aussi l'histoire des grands hommes, mais pour des raisons différentes.

¹⁴⁹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 289.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 290.

¹⁵¹ Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 24.

C'est en raison de l'incapacité où il se trouve de fonder rationnellement le rapport existant entre les chefs et les masses. Bien que l'efficacité du pouvoir et le transfert de volonté soient des hypothèses que l'histoire ne confirme pas, Tolstoï ne se détourne pas pour autant des individus. Bien au contraire, il affirme que tous les individus ayant participé à l'événement doivent être considérés. Peu importe le rôle du personnage et sa place dans l'échelle sociale, il faut tenir compte de sa nécessaire participation aux événements. De même, pour les micro-historiens, tous les acteurs du passé sont intéressants, car ils sont tous à la fois exceptionnels et normaux. Le politicien, le médecin, le plombier et la putain sont tous susceptibles d'être étudiés, c'est-à-dire d'être replacés dans les complexes de contextes dans lesquels ils ont évolué. Le tout se présente différemment chez Tolstoï pour qui la compréhension de l'histoire ne peut émerger que de la prise en compte de tous les hommes sans exception. Pour l'auteur russe, l'attrait se trouve dans la généralité de ce qui est commun, partagé et uniforme. L'unicité est par définition étrangère à l'esprit scientifique et les aspirations d'un individu pris isolément sont impertinentes. Bref, malgré certaines divergences, Tolstoï et les micro-historiens s'entendent pour réserver à l'individu une place centrale en histoire. Ils tombent aussi d'accord pour dire que tous les hommes méritent d'être considérés.

Or, la théorie de Tolstoï comporte aussi des éléments qui sont davantage assimilables à l'histoire sociale. Cette dernière fut vertement critiquée par les micro-historiens en raison de sa négligence, voire de son ignorance, du caractère proprement humain de l'histoire. Les hommes ne sont-ils pas intelligents et doués d'une capacité de décider et de négocier? Il est vrai que l'histoire sociale n'a pas tendance à mettre en relief la liberté des agents. Elle présente généralement l'homme comme un être foncièrement passif face à des matrices qui le soutiennent et le déterminent. « Les acteurs sociaux sont massivement absents, ou encore passifs et soumis, historiquement, à la volonté du grand Léviathan qui les englobait tous. »¹⁵² Pour Tolstoï, ce caractère « soumis » s'avère crucial. L'hypothèse heuristique suivant laquelle le sujet historique est déterminé et contraint est la seule manière pour l'histoire de parvenir à la scientificité. Pour Tolstoï,

¹⁵² Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 28.

l'explication se réalise par l'identification de lois qui sont confirmées par des faits. Affirmer que l'individu agit d'une certaine manière en raison de sa liberté de choix ou de sa capacité à négocier n'a rien de rationnel. Expliquer consiste à démontrer que ce qui s'est produit était nécessaire et prévisible compte tenu de certains éléments identifiables et raisonnables. Il n'existe pas d'autre avenue praticable.

Chez les micro-historiens, l'idée de loi est remplacée par les contextes interprétatifs qu'il s'agit d'articuler. Ces derniers sont à la fois souples et malléables, ce qui contraste avec la rigidité propre au concept de loi. L'enquête micro-historique se développe avec l'incertitude pour prescription. Les objets qu'elle construit sont problématiques et c'est le champ des possibles qui prend le relais de la nécessité.¹⁵³ Tolstoï aménage quant à lui une place prépondérante aux lois et aux études statistiques. Au sein de l'École des *Annales*, l'analyse de données quantifiables représentait aussi le gage d'une réussite au point de vue cognitif. L'incorporation des méthodes statistiques devait permettre à l'histoire de devenir une vraie science. Tolstoï paraît quant à lui littéralement obnubilé par le progrès des mathématiques. Il prétend que l'analyse de données quantifiables permet de comprendre des phénomènes qui respectent une régularité parfaite. Cette idée est exprimée dans un extrait qu'il vaut la peine de citer encore une fois :

« Depuis qu'on a pour la première fois dit et démontré que le nombre des naissances ou des crimes obéit à des lois mathématiques, que certaines conditions géographiques et politico-économiques déterminent telle ou telle forme de gouvernement, que l'existence de certains rapports entre les populations et les terres qu'elles occupent entraîne leur migration, depuis ce jour, les bases sur lesquelles s'édifiait l'histoire se sont écroulées. »¹⁵⁴

Les bases qui se sont écroulées et dont il est fait mention sont les suivantes : le contrôle des chefs sur les peuples ainsi que l'évolution de l'humanité vers un certain but. Pour Tolstoï, nous avons maintenant accès à des connaissances qui nous prouvent que le pouvoir et la liberté ne causent pas les événements. Ces découvertes scientifiques nous

¹⁵³ Revel, « Micro-analyse et construction... », p. 35.

¹⁵⁴ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 746.

permettent de comprendre les phénomènes historiques. Par exemple, les naissances et les crimes obéissent à des lois et nous devons faire référence à ces dernières pour rendre compte de la réalité. Nous pouvons certes nous représenter des actes effectués librement, mais ceux-ci demeureront indéterminés. Ils ne peuvent alors être intéressants aux yeux de l'histoire. Il convient de préciser que Tolstoï et les membres de l'École des *Annales* ont en partage une vision scientifique de l'histoire. L'historien doit fournir des explications et ne peut se limiter au rôle de chroniqueur ou de narrateur neutre. De plus, dans les deux cas, l'histoire récupère les méthodes et les avancées des autres sciences. L'histoire sociale voulait jouer un rôle fédérateur et tentait de rallier autour d'elle les sciences du fait social.¹⁵⁵ De même, Tolstoï explique que l'histoire doit tenir compte de toutes les lois de la nécessité, depuis le fait que l'homme est mortel jusqu'aux lois les plus complexes de l'économie et de l'histoire.¹⁵⁶

c) La thèse

Résumons en quelques lignes la thèse centrale de Tolstoï. Selon l'auteur, l'histoire est un domaine où liberté et nécessité cohabitent. Cependant, il ne convient pas de départager dans quelle mesure un acte ou un phénomène est le fruit de la contingence ou du déterminisme. Cette tâche outrepassé les limites de nos ressources intellectuelles. Ainsi, Fernand Braudel s'abuse lorsqu'il affirme : « La part de liberté humaine est très faible; c'est le constat de ma longue vie d'historien. »¹⁵⁷ Nous savons que liberté et nécessité sont présents au sein de l'histoire de l'humanité, mais il est malvenu d'en évaluer les parts respectives. Lorsque nous nous risquons à départager les parts de

¹⁵⁵ Dosse, *L'histoire en...*, p. 69.

¹⁵⁶ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 743.

¹⁵⁷ Dosse, *op. cit.*, p. 99.

liberté et de nécessité, alors celles-ci dépendent de notre situation et de notre position par rapport à l'événement passé. Le départage devient une affaire subjective. Un événement nous apparaît tout simplement comme étant davantage le fruit de la liberté lorsque nous ignorons les circonstances qui ont présidé à sa réalisation, et vice versa. Pour sa part, Tolstoï ne s'occupe aucunement de déterminer dans quelle mesure les hommes sont historiquement actifs ou passifs, ce qui semble être l'une des préoccupations principales des historiens (qu'ils soient affiliés à l'École des *Annales* ou à la micro-histoire). Si les hommes sont à la fois actifs et passifs, lorsque vient le temps pour l'historien d'accomplir sa tâche (qui est de rendre compte adéquatement de la liberté humaine), il n'a d'autre choix que d'exposer des déterminants. Si l'histoire arrive à expliquer ce qui s'est produit, c'est en exprimant les lois qui déterminent l'activité des hommes. Selon Tolstoï, la question essentielle de l'histoire est la suivante : « Comment faut-il considérer la vie passée des peuples et de l'humanité : comme le produit d'une activité humaine libre ou non? »¹⁵⁸ Cette préoccupation primordiale est moins problématique qu'elle n'y paraît, car il ne s'agit pas de procéder à l'impossible départage entre liberté et nécessité. La voie qui mène à la compréhension de l'histoire est univoque et s'exprime ainsi : notre liberté ne devient compréhensible qu'à la lumière des lois qui sont dictées par notre raison. Saisir la liberté historique de l'homme et expliquer l'histoire font partie du même processus qui suppose comme hypothèse de départ que la part de contingence et le pouvoir de l'homme sont réduits à des résidus négligeables.

Tout indique que l'édifice tolstoïen prend appui sur un pari, celui de la fatalité. Ce postulat suppose que tout ce qui arrive en histoire est le fruit de la plus stricte nécessité et que le hasard n'existe pas. Le bénéfice que nous procure cette prémisse se trouve dans la possibilité de comprendre des phénomènes et d'expliquer l'occurrence des événements. La fatalité est un compromis qui se situe entre le chaos et la signification globale. Elle permet de saisir l'histoire et d'en faire un tout homogène, ordonné et cohérent. La fatalité offre la consistance, tout en permettant de ne pas se commettre

¹⁵⁸ Tolstoï, *La Guerre et...*, p. 732.

quant à la question de l'orientation ultime de l'aventure humaine. Lorsque la prédestination plane ainsi sur l'ensemble de l'histoire, tous les éléments qui la composent deviennent marqués du sceau de la raison suffisante. Tout s'explique et remplit une fonction obligatoire. Il n'y a plus de place ni pour l'incohérence, ni pour l'accidentel. En résumé, nous pouvons toujours affirmer, sans risque de nous tromper, qu'il ne pouvait pas en être autrement.

Voilà pour le bénéfice. À l'opposé, les désagréments causés par ce choix méthodologique sont plutôt bénins. L'un des problèmes auxquels l'histoire doit alors faire face est lié au rôle et à la place des présumés grands hommes. En délaissant complètement les héros, l'histoire ne se rend-elle pas coupable de ne pas s'acquitter convenablement d'une partie de sa tâche? Les mythes fondateurs jouent un rôle capital dans nos mémoires collectives. Ils permettent aux nations de s'agglomérer et de se forger des identités originales. Par exemple, aux États-Unis, de grands personnages incarnent les mutations primordiales de la société et ses valeurs profondes. Ainsi, George Washington a confondu les Britanniques, Abraham Lincoln a libéré les esclaves, et Martin Luther King a mené les noirs à la terre promise de l'égalité civile.¹⁵⁹ L'histoire, prise en tant qu'imaginaire collectif, est-elle étrangère à la connaissance? Si les mythes fondateurs ne permettent pas d'appréhender scientifiquement le passé, il n'en demeure pas moins qu'ils ont sûrement une fonction indispensable (dont il est malaisé de définir ici la teneur). Existe-t-il alors deux histoires : une histoire explicative et une histoire chimérique? C'est cette position que Tolstoï semble défendre, comme nous le montre l'extrait suivant, qui a par ailleurs le mérite de nous rappeler l'un des plus précieux enseignements de l'auteur, qui est que le chemin menant à la scientificité de l'histoire est toujours parsemé d'embûches et de difficultés.

¹⁵⁹ John Drendel, « Quand la terre du Nevada ressuscite ses disparus », *Le Devoir*, 17 juillet 2006.

« Mais en revanche l'*histoire-art* n'a pas la contrainte et l'inaccessibilité du but qui sont celles de l'histoire-science. L'*histoire-art*, comme tout art, agit en profondeur et non en largeur, et son objet peut être aussi bien la description de la vie de toute l'Europe que celle d'un mois de la vie d'un paysan du XVI^e siècle. »¹⁶⁰

Tolstoï propose l'existence de deux types d'histoire distincts. S'il faut en croire l'auteur, l'histoire chimérique aurait sa propre fonction qui permettrait d'accéder à un autre mode de « connaissance ». Le romancier pourrait atteindre une vérité humaine bien supérieure à la prétendue vérité des historiens.¹⁶¹ C'est dans l'appendice au roman que Tolstoï procède à la description des divergences entre les buts et les méthodes propres aux artistes et aux historiens.

d) Recommandations finales destinées aux historiens

Ceux qui ne croient pas que la tâche de l'historien soit d'expliquer ce qui s'est passé ne trouveront rien d'intéressant dans cette conclusion. Les historiens et les philosophes qui pensent le contraire verront maintenant, à la lumière des remarques de Tolstoï, les contraintes inéluctables qui se dressent devant eux. Il faut accorder à la micro-histoire plusieurs mérites, dont l'un est d'avoir ramené l'individu au centre des préoccupations d'ordre historique. Pendant des siècles, l'histoire des héros a occupé seule tout l'espace disciplinaire. Par la suite, la réaction qui a éclipsé les agents fut totalement démesurée. L'individu n'est pas négligeable et le parcours historique de tous les personnages est digne de mention et d'attention. Une histoire privée de visage humain ne mérite pas son appellation. Toutefois, la micro-histoire est allée trop loin. En radicalisant certaines positions, elle est tombée dans l'incohérence.

¹⁶⁰ Catteau, « Le cuisinier et... », p. 16.

¹⁶¹ Pascal, dans Introduction à *La Guerre et la Paix*, p. XIV.

Avant d'exposer la nature de cette déficience, il convient de nous questionner sur la volonté initiale de faire de l'histoire une science. Plusieurs universitaires sont plutôt mal à l'aise avec le statut épistémologique précis des « sciences » humaines et sociales. À titre d'exemple, pourquoi l'étude de la politique est-elle devenue la science politique? La réponse à cette question est simple. C'est que des savants ont la prétention de connaître et d'expliquer. Ils sont capables de justifier leurs découvertes, de rendre compte de phénomènes identifiables et de dégager les conditions qui président à la réalisation inéluctable d'un fait. Le chercheur ne peut pas à la fois prétendre tenir un discours raisonné et affirmer qu'il n'explique rien. Il se contredirait. Il peut bien dire que ses inductions sont moins fortes que celles du chimiste ou du physicien, cela ne fait qu'esquiver la question de fond. Il est temps pour les savants qui étudient les phénomènes humains de laisser de côté leurs complexes, car leurs ambitions ne sont pas différentes de celles qui motivent les experts qui explorent la nature. L'intention essentielle est la même, soit de rendre compte de phénomènes perceptibles. Si les moyens pour y parvenir diffèrent, il ne faut pas en conclure que les sciences de l'homme se trouvent aux antipodes de la recherche scientifique occupés par les sciences de la nature. Ce que Tolstoï nous enseigne, c'est que s'il est de bon augure d'aborder certaines matières avec circonspection, il faut aussi prendre tous les moyens pour que la raison s'exerce fièrement et saisisse fermement son objet. Malgré certaines différences (inhérentes à la configuration des objets étudiés) entre les divers savoirs, il faut garder à l'esprit que la rationalité n'est pas polymorphe. Les sciences humaines et naturelles ont donc beaucoup en commun. De même, les historiens devraient être très prudents, à l'avenir, avant d'agiter le spectre d'une nouvelle réforme de leur discipline. S'il est vrai que la manière de pratiquer l'histoire a connu de profonds bouleversements au cours du XX^e siècle, cela ne veut pas dire que les diverses approches soient totalement opposées les unes aux autres. Les nouveaux protocoles de recherche émergent souvent comme de vives réactions, mais ils ne sont jamais totalement originaux, pas plus qu'ils ne diffèrent complètement des règles et des méthodes qui font alors office de normes. C'est ce que nous avons montré en début de conclusion, alors que nous avons comparé les points

communs entre les prétentions des micro-historiens et des annalistes à l'heure de l'émergence.

Notre proposition est la suivante : les histoires élaborées sur des échelles temporelles différentes ne peuvent être conçues comme étant foncièrement distinctes. Le premier reproche que nous adressons aux micro-historiens est cette manière de présenter leur point de vue comme étant radicalement neuf, inédit et divergent. Au fond, la tâche de la micro-histoire n'est pas différente de celle de l'histoire sociale. Elle consiste à rendre compte du développement de l'homme vivant en société. Souvenons-nous des arguments que nous ont servis les micro-historiens. La volonté de mener des recherches plus complexes, par exemple, a motivé le renouvellement des manières de faire. En réalité, cette complexité recherchée n'est qu'une illusion produite par l'effet de nouveauté. Il est normal qu'une impression de complexité apparaisse lorsque de nouveaux territoires sont investis. Par contre, il est fort à parier que la prévisibilité des résultats et le manque de renouvellement des catégories interprétatives sont des écueils sur lesquels la micro-histoire butera un jour, comme cela s'est produit du côté des recherches menées au sein de l'École des *Annales*. Dans les faits, les deux types d'histoire conçoivent la réalité visée comme un réseau composé d'une multitude de liens et cherchent à articuler ensemble le plus grand nombre possible d'éléments et de dimensions. Quel savant sérieux affirmerait à l'opposé que le progrès scientifique se trouve dans la facilité?

Les micro-historiens soutiennent qu'ils arrivent à mettre davantage en évidence l'autonomie des hommes (tout en refusant de défendre la toute-puissante liberté). Ils entendent exercer leur travail au niveau du point d'équilibre et de rencontre entre liberté et nécessité. Ils veulent montrer que l'homme est libre dans une certaine mesure. En ce sens, l'autonomie du sujet est limitée. Or, n'est-ce pas cette limite que les micro-historiens désirent explorer afin de rendre compte du champ des possibles dans lequel l'individu évolue? Lorsqu'ils affirment devoir démontrer que l'homme est libre « dans une certaine mesure », les micro-historiens disent indirectement que c'est la contrainte

qui nous occupe, c'est-à-dire ce qui borne et circonscrit notre puissance. En ce sens, ils semblent s'accorder, du moins implicitement, avec l'idée tolstoïenne suivant laquelle ce sont les déterminants qui retiennent notre attention et qui nous permettent de progresser dans l'intellection du passé. Tolstoï affirme sans ambages que nous étudions l'histoire ultimement pour rendre compte de la liberté. L'historien (non moins que le philosophe de l'histoire) se penche sur des époques révolues avec l'espoir de comprendre davantage ce qui est en train de se passer. Il cherche médiatement réponse à la question suivante : Que nous est-il dévolu? Voilà bien un problème auquel toute conscience est confrontée.

La principale difficulté liée à l'usage de la liberté dans les chartes micro-historiques se trouve dans l'accaparement intégral du champ d'application du concept. Du coup, l'histoire de longue durée se trouve pratiquement exclue de l'espace critique et apparaît comme un dinosaure obsolète incapable de montrer que l'homme est relativement libre. La seule image qui s'en dégage est celle d'un individu impuissant, passif et contraint. Voilà pourquoi nous pensons que Tolstoï se représente les choses de manière beaucoup plus adéquate. Selon lui, toute histoire qui désire comprendre doit se représenter l'individu comme un être déterminé. Non seulement l'exigence est-elle de montrer en quoi l'activité des hommes est déterminée, mais tout le procédé nécessaire pour y parvenir ne vise rien de moins qu'à rendre compte de la nécessaire part de liberté en jeu. Les privilèges dont s'arrogent les micro-historiens sont indémontrables. Leurs prétentions peuvent être interprétées de deux manières qui sont tout aussi illégitimes. Dans le premier cas, s'ils entendent intégrer l'autonomie et la créativité des sujets au sein même de leurs explications, alors nous pouvons affirmer que leurs études sont truffées de contradictions, car le pouvoir et la liberté s'opposent aux déterminités qui sont à découvrir et qui impliquent un ordre réglé et constant. Dans l'autre cas, les micro-historiens prétendent mettre en évidence le fait que les agents bénéficient d'une capacité de négocier et d'interpréter dans une certaine mesure. Prise en ce sens, la liberté devient l'horizon de la recherche, comme chez Tolstoï. Cependant, dans la mesure où nous avons signalé que la micro-histoire ne peut être jugée plus complexe que l'histoire sociale, alors il n'y a plus de raison pour dire que la liberté s'exprime davantage dans

l'une des deux approches. Rendre compte de la liberté est le propre de toutes les histoires, et nulle approche ne possède *a priori* de priorité en ce sens. Bref, rien ne nous pousse à croire que l'expression de la liberté des agents soit une prérogative de la micro-histoire. S'il faut en croire Tolstoï, ce caractère relève de toutes les études historiques (sans égard à la durée). En affirmant mettre en évidence la liberté des agents, la micro-histoire lance en l'air des maximes dont elle ne conçoit pas toutes les implications. Ce qu'elle revendique n'est pas faux, mais elle ne peut s'en arroger l'exclusivité. Ses postulats sont valides pour toutes les histoires raisonnées. Comme Tolstoï l'a démontré, la liberté et le pouvoir sont historiquement contraires à l'explication. Pour expliquer, il faut indiquer en quoi les actions, les événements et les phénomènes sont déterminés. Que l'échelle adoptée soit grande ou petite, cela ne change strictement rien. Toutes les études historiques ont pour objectif final de montrer en quoi l'activité humaine est libre et, pour ce faire, n'ont d'autre choix que de s'exprimer en termes de contraintes et de lois.

Au-delà des critiques, il ne faut pas omettre de donner tout le crédit aux micro-historiens d'avoir lancé et fait considérablement avancer le débat portant sur la variation d'échelle. Au milieu du XX^e siècle, les historiens se sont enfermés sans justification valable dans la longue durée. Aucune échelle ne doit bénéficier de privilèges. La prédilection pour une échelle particulière doit dépendre de ce qui doit être mis en évidence. Si, à l'aide de cartes géographiques, nous désirons analyser et connaître un territoire donné, il va sans dire que la multiplicité des échelles et le nombre croissant de plans nous sera fort utile. Il en va de même en histoire. Ce sont la multiplicité et la variété des points de vue qui nous procurent davantage d'acuité et de précision dans nos recherches. C'est en agencant et en articulant ensemble les divers points de vue que l'histoire progresse. Seul le principe de la variation garantit en histoire une plus grande productivité et une plus grande richesse des résultats scientifiques. Les historiens de l'École des *Annales* se trompaient en affirmant que la compréhension se trouvait dans la constance de la longue durée qu'ils opposaient aux soubresauts insignifiants. De même, les micro-historiens s'abusent lorsqu'ils prétendent que la plus grande complexité de leurs analyses donne

des résultats plus probants et plus significatifs. Voilà la leçon que nous pouvons tirer des thèses de Tolstoï sur l'histoire.

Bibliographie

Monographies :

- BERLIN, Isaiah. « The Hedgehog and the Fox ». *Russian thinkers*. Caslon, Viking Press, 1978. Pages 22 à 81.
- BUCKLE, Henry Thomas. *Histoire de la civilisation en Angleterre*. Paris, Flammarion, 1881.
- DOSSE, François. *L'histoire en miettes*. Paris, La Découverte, 1987.
- GRENDI, Edoardo. « Repenser la micro-histoire? ». Dans Jacques Revel, *Jeux d'échelles*. Paris, Seuil, 1996. Pages 233 à 243.
- LEPETIT, Bernard. « De l'échelle en histoire ». Dans Jacques Revel, *Jeux d'échelles*. Paris, Seuil, 1996. Pages 71 à 94.
- LÖWITH, Karl. *Histoire et salut*. St-Amand, Gallimard, 2002.
- MAISTRE, Joseph de. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Genève, Slatkine, 1993.
- McKEON, Richard. *Freedom and History*. New York. Noonday Press, 1952.
- REVEL, Jacques. *Jeux d'échelles*. « Micro-analyse et construction du social ». Paris, Seuil, 1996. Pages 15 à 36.
- ROSENTAL, Paul-André. « Construire la macro par le micro : Barth et la microstoria ». Dans Jacques Revel, *Jeux d'échelle*. Paris, Seuil, 1996. Pages 141 à 160.
- SÉE, Henri. *Science et philosophie de l'histoire*. Paris, Félix Alcan, 1933.
- TCHEKHOV, Anton. « Les Trois sœurs ». *Œuvres complètes*. Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1967.
- TOLSTOÏ, Léon. *La Guerre et la Paix*. Introduction de Pierre Pascal. Bruges, Gallimard, « La Pléiade », 1952.
- TOLSTOÏ, Léon. *La Guerre et la Paix II*, La Flèche, Gallimard, « Folio », 1999.

Dictionnaire :

JULIA, Didier (dir.). *Dictionnaire de la philosophie*. Paris, Larousse, 1984. 304 pages.

Articles :

CATTEAU, Jacques. « Le cuisinier et les chiens ». *Cahiers Léon Tolstoï*. N° 5. Paris, Institut d'études slaves, 1991. Pages 4 à 16.

REVEL, Jacques. « Histoire et sciences sociales : Les paradigmes des *Annales* », *Annales*, N° 6, 1979. Pages 1360 à 1376.

DRENDEL, John. « Quand la terre du Nevada ressuscite ses disparus », *Le Devoir*, 17/07/2006.

